

## CAUSERIE ARTISTIQUE

## LÉONARD DE VINCI

Voici, mesdemoiselles, un homme immense, un de ces hommes complets et rares que l'humanité peut compter au nombre de ses initiateurs.

Je ne sais si je dois me borner à vous présenter Léonard de Vinci comme peintre, ou si, m'élevant plus haut, me fiant à l'intérêt que peuvent avoir pour les grandes questions de science, des jeunes filles destinées à devenir des femmes sérieuses, je ferai bien de vous révéler en lui l'ingénieur, l'hydraulicien, le géomètre, le mathématicien, le cosmographe, l'anatomiste, comme le poète et le musicien.

Et pourquoi pas? Est-ce que vous ne prenez pas, pendant vos études, une teinture de la plupart de ces choses? Est-ce que le point de départ de ces sciences si vastes aujourd'hui, si touffues, si inaccessibles aux intelligences féminines, n'est pas cependant d'un haut intérêt?

D'ailleurs cette grande figure de Léonard, qui appartient aussi à la France, doit être vue sous tous ses aspects. C'est la colossale statue du quinzième siècle, dont elle personnifie toutes les énergies, toutes les puissances créatrices.

N'est-ce pas beau de voir, après tant de siècles d'ignorance, se développer tout à coup le génie de l'humanité, comme la gerbe lumineuse d'un feu d'artifice? Je vous ai fait une sorte de tableau de l'état intellectuel du monde au temps de Brunetto Latini, de Dante, de Cimabué et de Giotto. Bientôt le champ deviendra si vaste, que je serai impuissant à le développer à vos yeux. Avec Léonard je puis encore indiquer les points de vue de l'horizon, si je ne puis le parcourir. C'est le dernier des hommes encyclopédiques.

Aujourd'hui que les représentants de la science ont autant de spécialités différentes qu'il y a, dans le vaste domaine qu'embrasse l'intelligence, de divisions et de subdivisions, on s'étonne à bon droit de l'universalité de ces génies d'un autre âge, qui semblaient l'encyclopédie vivante de leur époque.

Tandis que maintenant une vie tout entière suffit à peine à faire d'un homme un médecin distingué, un parfait géomètre, un savant chimiste, un grand général, dans ces siècles de jeunesse intellectuelle, des hommes se sont rencontrés qui ont été à la fois tout cela, dans la force de l'âge.

Quelles étaient donc ces puissantes organisations qui embrassaient toutes les connaissances humaines et frayaient à la fois, dans l'art et dans la science, des routes nouvelles? Il faut les contempler aujourd'hui avec une sorte de respectueuse terreur, ces géants qui maniaient l'épée, la plume, le ciseau, le burin et le pinceau.

Michel-Ange Buonarroti, dont je vous parlerai dans un prochain article, construisit des fortifications et des basiliques, peignit la chapelle Sixtine, sculpta le Moïse et défendit, pendant un an, Florence contre les Espagnols.

Léonard de Vinci, son contemporain, son émule et son compatriote, fut un maître plus universel encore.

Tout le monde sait qu'il est une des gloires de la peinture, et on n'ignore pas qu'il fit à Milan une statue équestre colossale de François Sforza. Sa carrière d'artiste enfin, le fit immortel, et pourtant il ne fut, pour ainsi dire, peintre et sculpteur qu'accidentellement, comme il fut aussi musicien et poète! Les immenses travaux qu'il accomplit dans toutes les branches des connaissances, les observations neuves qu'il fit, les machines qu'il inventa, suffiraient à la gloire de plusieurs savants.

Peut-être cette variété d'occupations et d'aptitudes fut-elle l'élément fortifiant qui conserva intact le génie de Léonard jusqu'à un âge avancé. A soixante-dix ans, on le voit créer des chefs-d'œuvre, tandis que, de nos jours, l'inspiration et la puissance créatrice s'éteignent beaucoup plus tôt; après un certain temps de force et de jeunesse, l'artiste se répète, se refait lui-même, exagérant ses défauts jusqu'à éteindre ses qualités, faute, sans doute, d'introduire dans sa manière des éléments nouveaux qui lui conserveraient la jeunesse et la vie. Mais ces maîtres qui venaient de peindre le Jugement dernier après avoir commandé une bataille; la Cène ou la Mona-Lisa après avoir creusé des canaux, élevé des fortifications, ou résolu un problème de géométrie, avaient retrempe leur vigueur à ces sources diverses, et reprenaient, avec des forces et des inspirations nouvelles, l'ébaucher ou le pinceau.

C'est une erreur de croire que la perfection dans les arts s'acquiert surtout en ne sortant pas de la



spécialité qu'on a choisie, et en négligeant toutes les autres branches d'études. Plus l'esprit s'assimile de connaissances, plus il s'étend, plus il entretient sa liberté et sa puissance.

Pourquoi les arts, délasement de la vie, seraient-ils un obstacle au développement complet des forces intellectuelles? une barrière qui enfermerait les facultés humaines dans une voie unique?

Mais voici de bien hautes considérations, mesdemoiselles; j'ai peur de vous effrayer d'abord, et de vous faire craindre d'avoir à déchiffrer tout à l'heure un peu d'algèbre.

Rassurez-vous cependant, et suivez-moi. Je prends mon héros à sa naissance, et ne vous conduirai, à sa suite, qu'au seuil des diverses sciences qu'il a illustrées.

Léonard est de noble origine. Il naquit près de Florence, au château de son père, Piero da Vinci, notaire de la seigneurie de Florence.

Marqué dès son enfance du sceau des hommes de génie, Léonard ne tarda pas à devenir le plus fort et le plus beau garçon de la contrée, comme il en était le plus agile aux exercices de corps, le plus adroit et le plus inventif.

Il avait quinze ans à peine, et, déjà, sa supériorité en toutes choses faisait de lui comme un roi au milieu des jeunes gens florentins.

Donnait-on un assaut d'escrime, il gagnait le prix; s'agissait-il d'une course à cheval, il devançait tous ses concurrents. Y avait-il une fête, il en était le plus beau danseur.

Son père, le voyant le premier, partout et toujours, résolut de lui faire donner une éducation aussi complète que possible. Bien entendu Léonard dessinait, et dessinait bien.

Ser Piero da Vinci montra quelques-uns de ses dessins à Andrea del Verocchio, son ami, qui tenait alors la meilleure école de Florence, et il fut décidé que le jeune Léonard serait destiné aux arts; car les arts passaient déjà, dans la capitale des Médicis, pour la carrière la plus brillante.

Mais le Verocchio fut bientôt étonné des progrès inattendus de son élève. Dès que le jeune Léonard connut les procédés de l'art, il montra une telle intelligence du clair-obscur, de la perspective, des raccourcis, de tout ce qui, dans l'art, a été apporté par les sciences exactes, il y joignit tant de poétique grâce, il surpassa tellement son maître enfin, que Verocchio, vaincu, jeta ses pinceaux, comme je crois déjà vous l'avoir raconté.

Ce fut une tête d'ange peinte dans le tableau du baptême de Jésus, qui est à Florence, à l'Académie des beaux-arts, qui détermina la retraite de Verocchio et le succès de Léonard.

Dès ce moment, les commandes abondèrent au jeune artiste. D'abord, ce fut une Vierge qui le plaça définitivement à la tête des peintres florentins; ensuite ce fut un carton pour une tapisserie qui devait être exécutée en Flandre. Il s'agissait d'une portière tissée de soie et d'or pour le roi de Portugal. Léonard y représenta Adam et Ève dans le paradis terrestre, au moment de leur désobéissance, et plaça autour d'eux des animaux et des fleurs d'un naturel extraordinaire. La tapisserie ne fut jamais exécutée, mais le carton fut acquis par les Médicis.

Vers le même temps, il peignit sur un bouclier une

tête fantastique, qui fit reculer de peur tous ceux qui la virent.

L'histoire de ce bouclier est assez curieuse, et peint bien le caractère étrange, chercheur et excessif de Léonard de Vinci dans sa jeunesse, alors qu'il était, à Florence, le mécanicien prodigieux, le plus vulgarisateur des savants, le poète obligé de tous les épi-thalames, le joueur de luth émérite, le mathématicien qui embarrassait tous les professeurs par ses questions et ses doutes, et le boute-en-train de toutes les fêtes et de tous les tours d'écolier.

Ser Piero da Vinci venant un jour de sa campagne à Florence, apporta une rondache en bois de figuier, assez mal taillée, à son fils, en le priant d'y peindre quelque chose pour l'un de ses métayers qui lui avait rendu quelques services à la chasse et à la pêche. Léonard, qui rêvait alors de la Méduse antique et aux diverses combinaisons qui devaient produire l'horrible, imagina de composer sur ce disque de bois quelque chose d'effrayant.

Avec son activité ordinaire et son tour d'esprit singulier, il se mit à ramasser de tous côtés et à collectionner une multitude de choses étranges et telles qu'on eût dit que son atelier devenait l'antre de quelque sorcier. C'étaient des chauves-souris, des grillons, des sauterelles, des oiseaux de nuit, des papillons bizarres, etc.

Vasari raconte, comme un jeu digne de ce temps de jeunesse, que Léonard avait accommodé un lézard vivant avec des ailes renfermant du vif argent, et couvertes d'écaillés prises à d'autres lézards, des cornes, une barbe et de gros yeux de verre en guise de lunettes. Ainsi accoutrée, cette bête phénoménale fut approvoisée et mise dans une boîte pour faire des peurs et des surprises aux nouveaux venus.

De toutes ces hideurs amalgamées, il composa une sorte de monstre hybride, qu'il peignit avec un réalisme effrayant. Le monstre sortait d'un rocher et semblait lancer du feu par les yeux, tandis qu'une épaisse fumée sortait de ses narines.

Quand Ser Piero vit cet ouvrage, il recula épouvanté; mais il vendit la rondache au lieu de la donner au paysan; tout le gain cependant ne fut pas pour lui, car les marchands florentins qui la lui achetèrent cent écus, la revendirent pour trois cents au duc de Milan. Il n'y eut que Léonard qui ne gagna rien.

C'est à cette époque de sa vie qu'il faut reporter l'ébauche de l'*Adoration des Mages* que l'on voit à l'Académie de Florence, plus les portraits d'Americ Vespuce, et de Scaramouche, — capitaine des bohémiens, — fameux entre bien d'autres, mais qu'immalheureusement ont été perdus.

C'est aussi pendant sa jeunesse et à Florence, qu'il inventa cet instrument musical en argent qui avait la forme d'un crâne de cheval, puis son tourne-broche mis en mouvement par la pression de l'air, sa machine à draguer les rivières, construite tout à fait dans le même esprit que celle dont on se sert aujourd'hui; des grues et des leviers gigantesques, etc.

Représentez-vous, mesdemoiselles, dans cette ville de Florence, qui était décidément devenue la capitale des sciences, des lettres, des arts et du luxe, Léonard jeune, beau, brillant, confondant par son esprit, ses inventions et son audace, les Machiavel, les Politien, les Marcile Ficin, l'Arioste, Pétrarque, etc.





*Daquet*

*Calzada St. Dupon Imp. r. de la Calzada 13 Paris*

*A. Portier*

# Journal des Demoiselles

Paris. Boulevard des Italiens 1.

29<sup>e</sup> année Janvier 1861

Bruxelles Desterbecq. Rue du Casino 20 42 Porte de Cologne

N<sup>o</sup> 1.

Amsterdam Desterbecq. Nieuwendijk Over St. Nicolaas Straat

Ayuntamiento de Madrid





Il prenait plaisir à étonner es gens par son espérerie après les avoir stupéfaits par sa science. Ainsi, au milieu d'une assemblée, il lâchait des oiseaux de baudruche gonflés de gaz et qui voltigeaient aussi légèrement que des oiseaux véritables; il produisait des phénomènes d'optique inconnus qui semblaient magiques, ou bien, à l'aide de ses *trucs* et de ses machines, il enlevait ou déplaçait les meubles mieux que ne le font aujourd'hui les esprits frappeurs d'Amérique.

A la campagne, chez son père, il réunissait parfois les paysans, pour s'exercer à deviner leurs instincts et leurs passions. Alors, tantôt il leur contait les histoires les plus bouffonnes pour faire jaillir les saillies de leur esprit, et saisir les expressions de leurs figures; tantôt il s'attachait avec eux, les enivrait ou les excitait aux plus violents exercices pour étudier le jeu de leurs muscles.

On le rencontrait suivant les physionomies étranges, laides ou belles, qu'il rencontrait, et dessinant leur profil sur ses carnets de poche qui, plus tard, devaient former une œuvre si curieuse. Au-dessous de ces visages grotesques ou de ces études inachevées, il écrivait un conte ou un couplet, traçait une figure de géométrie, une observation de physique, un axiome de mathématiques, un dessin de machine, une objection philosophique, ou bien il notait un air nouveau.

Il n'est pas, mesdemoiselles, que vous n'ayez fait des additions et des soustractions? vous connaissez, par conséquent, les signes + et —? C'est Léonard de Vinci qui les a inventés.

Inconstant dans ses entreprises, parce que son vaste génie embrassait trop de conceptions à la fois, il les menait cependant à bonne fin, après les avoir abandonnées et reprises. C'est qu'au-dessus de toutes ces aptitudes régnait une volonté de fer, une rare énergie, sans cesse tenue en alerte par un esprit infatigable.

Peut-être fût-ce cet incroyable mélange de toutes les facultés ordinairement les plus opposées, cette puissance de conception et de réalisation spontanée, plus cette inclination pour les tours de prestidigitateur et les *charges* d'atelier, qui mirent en défiance les puissants de Florence; peut-être faut-il renouveler, à propos de Léonard, cet axiome bien connu, que l'on ne devient pas prophète en son pays, même en Italie, le coin du monde où le peuple est le plus fanatique de ses grands hommes. Quoi qu'il en soit, Léonard, fort admiré comme artiste, musicien et poète, ne fut pas pris au sérieux comme savant par les Florentins.

A trente ans, ses talents, ses avantages physiques, son audace, sa magnificence, car il gagnait de l'or et le semait avec profusion, en avaient fait le roi de Florence; toutefois, lorsqu'il proposa à Laurent le Magnifique de canaliser l'Arno, entre Florence et Pise, pour éviter les inondations, et donner en même temps à la Toscane une belle voie navigable, il ne fut pas écouté, non plus que lorsqu'il offrit de redresser, à l'aide de formidables grues, l'église Saint-Jean, et de transporter, par un mécanisme, l'église Saint-Laurent à une autre place. On le regardait plutôt comme un brillant météore que comme un soleil bienfaisant, et l'on admirait Alcibiade sans deviner Archimède.

La médiocrité est tellement la loi de nature, qu'il en est ainsi chez tous les peuples et dans tous les temps.

Un colosse intellectuel, comme il s'en produit de siècle en siècle dans l'humanité, apparaît-il? aussitôt la bêtise universelle, c'est-à-dire le doute, la terreur, la méfiance, glorieux apanages de l'homme, se mettent en observation: l'un nie, l'autre se recule, et la dernière cherche, avec une ironie toute prête, le talon d'Achille pour y lancer sa flèche empoisonnée; et plus la science sera grande, plus le génie sera hors de la mesure commune, plus la persécution sera cruelle, ou, tout au moins, la prévention indestructible.

Ce fut donc en vain qu'il développa à ses concitoyens le projet de détourner le cours de leur fleuve, pour lui faire traverser les plaines de Prato et de Pistoja, et les marais du Val d'Arno inférieur, qui se seraient peu à peu trouvés comblés par les attérissements, et, par suite, fertilisés, tandis qu'on aurait évité, par là, cette gorge de Gonfolina qui ralentit le courant, et rend les inondations plus dangereuses.

« Mais le ciel a voulu, dit M. Libri dans son beau travail sur les manuscrits du Vinci, que le pays qui vit naître Léonard ne profitât d'aucune de ses grandes conceptions, ne sût conserver aucun de ses grands ouvrages, ne possédât ni ses manuscrits ni ses cendres, et que la Lombardie et la France jouissent seules du fruit de ses découvertes. »

Si l'artiste et l'inventeur appartiennent en effet au pays qui a su employer leurs talents, on peut dire que la Lombardie est la vraie patrie de Léonard, puisqu'elle lui a donné asile pendant les années les plus actives de sa vie, puisqu'elle possède le chef-d'œuvre de l'artiste et les principaux travaux de l'ingénieur.

C'est vers 1487 ou 1490 que Léonard de Vinci, fatigué d'être pour les Florentins un objet de curiosité plus qu'un bienfaiteur, quitta sa ville natale pour se rendre à Milan, à la cour de Louis ou Ludovic Sforza, dit Louis le More, qui cherchait alors à s'entourer d'artistes et de savants.

La lettre qu'il écrivit à Louis le More pour lui offrir ses services nous a été conservée, et c'est un curieux exposé de tout ce que le grand Léonard se sentait alors capable de faire. Elle montre aussi quelle proportion il accordait aux beaux-arts dans l'encyclopédie de sa science :

« I. J'ai un moyen, dit-il au prince guerroyant, de faire des pontons très-légers, faciles à transporter, avec lesquels on peut poursuivre ou éviter l'ennemi. Je puis en construire aussi qui soient incombustibles. En outre, j'ai un moyen pour brûler et détruire ceux des ennemis.

» II. Je sais de quelle manière, pendant le siège d'une place, on peut tarir l'eau des fossés, et faire une grande quantité de ponts volants, à échelons, ainsi que d'autres instruments nécessaires pour faire réussir pareille opération.

» III. *item*. Si, par la hauteur des ords ou la conformation naturelle du lieu on ne pouvait faire usage de bombardes (canons), je saurai réduire la place forte si elle n'est pas bâtie sur le roc.

» IV. Je possède encore le secret de faire des bombardes faciles à transporter, avec lesquelles on peut lancer, en détail, la tempête, et dont la fumée, en



frappant les ennemis d'épouvante, les jette dans la confusion.

» V. *item*. Au moyen de chemins creux, étroits et tracés en zig-zag, j'ai le moyen de faire parvenir les troupes, sans aucun bruit, sous des fossés ou quelque ruisseau.

» VI. *item*. Je fais des chariots couverts que l'on ne saurait détruire, avec lesquels on pénètre dans les rangs de l'ennemi, et on détruit son artillerie. Il n'est si grande quantité de gens armés qu'on ne puisse rompre par ce moyen, et, derrière ces chariots, l'infanterie peut s'avancer sans obstacles et sans dangers.

» VII. *item*. Si le besoin l'exige, je ferai des bombardes, des mortiers, des ponts volants tout à fait différents de ceux dont on fait usage.

» VIII. Là où les bombardes ne pourraient produire leur effet, je composerai des catapultes, des balistes ou d'autres instruments dont l'effet est admirable et tout à fait inconnu. Enfin, selon le besoin, je puis inventer une foule de moyens offensifs.

» IX. Dans le cas où l'on serait en mer, je puis employer beaucoup de moyens offensifs et défensifs, entre autres construire des vaisseaux à l'épreuve des bombardes, puis composer des poudres et des flammées (1).

X. En temps de paix, je crois pouvoir bien remplir, et sans craindre la comparaison avec personne, l'office d'architecte, soit pour les édifices publics et privés, soit pour ceux qui servent à la conduite et à la distribution des eaux.

» *Item*. Je puis conduire et mettre à fin toute espèce de travaux de sculpture en terre, en marbre et en bronze. *Item*, en peinture, je puis faire ce que l'on désirera, tout aussi bien que qui que ce soit.

..... »

Que dites-vous, mesdemoiselles, de cet exposé? Peut-être aurais-je pu ne pas vous le donner *in extenso*, car ces détails d'arsenal vous intéressent peu sans doute; mais il me semble que cette page donne une idée plus juste du personnage de Léonard que tout ce que j'aurais pu vous dire. Souvent un document, peu important en apparence, éclaire ainsi toute une période de l'histoire. Vous voyez qu'en ce temps de civilisation et de splendeur artistique, l'art de la guerre était encore le premier des arts. Le reste venait par surcroît.

Songez que ce temps était celui où César Borgia mettait l'Italie à feu et à sang, et que Léonard de Vinci devait devenir l'ingénieur en chef des places fortes pour César Borgia, duc de Valentinois. Songez que Ludovic Sforza, qui régnait à Milan, et qui s'attacha le Vinci, fut précisément celui que combattirent Louis XII et François I<sup>er</sup>.

Utilisa-t-il les inventions guerrières de Léonard? Les bombardes du peintre de *Mona-Lisa* firent-elles des trouées dans les rangs français? A quoi tient la perte de la bataille de Navarre, qui chassa Louis XII de l'Italie?

Cela me fait penser à Montesquieu qui, dans *Grandeur et décadence des Romains*, observe que les Gaulois furent toujours vaincus par les Romains, et en

donne cette explication : « Les Gaulois avaient des épées trop courtes et des boucliers trop petits. »

A quoi tiennent les destinées des empires!

Toutefois ce ne fut pas comme ingénieur ni comme peintre que Léonard fit son entrée à la cour de Milan, ce fut comme musicien et poète improvisateur. Voici ce qu'en dit Vasari :

« Léonard, précédé de sa grande réputation, vint à Milan, et fut présenté au duc Louis Sforza, successeur de Jean Galéas. Le duc aimait beaucoup à entendre pincer de la lyre, parce qu'il en jouait aussi. Léonard arriva-t-il avec l'instrument qu'il avait fabriqué lui-même, presque entièrement en argent, et auquel il avait donné la forme de la tête osseuse d'un cheval; disposition bizarre, mais qui communiquait au son quelque chose de mieux vibrant et de plus sonore. En cette occasion, Léonard surpassa tous les musiciens qui avaient été appelés pour se faire entendre, et, de plus, il fut jugé le plus habile poète improvisateur de son temps. Le duc, après l'avoir entendu, fut tellement ravi de ses talents, qu'il le combla d'éloges et de caresses. Il lui demanda même aussitôt un tableau d'autel, la *Nativité de Notre Seigneur*, qu'il offrit à l'empereur Frédéric III. »

Mais le travail artistique qui domina sa vie pendant son séjour à Milan, c'est-à-dire de 1487 ou 1490 à 1499, c'est le modèle colossal de la statue de François Sforza.

Il s'en occupa sans cesse tout en menant de front ses autres travaux d'artiste et d'ingénieur. Cette statue était si gigantesque, que l'on doutait d'en pouvoir exécuter la fonte. Léonard dut recommencer deux fois ses armatures.

On appelle *armature*, mesdemoiselles, la charpente en bois et en fer qui soutient la masse de terre-glaire dont est élevé un groupe ou une statue. C'est, pour ainsi dire, comme le squelette de l'œuvre.

Eh bien! ce modèle en terre était à peine achevé en 1499, lorsque les Français firent la conquête du Milanais, et en chassèrent Louis Sforza. Les soldats français, et voire même leurs chefs, ne s'y connaissaient guère alors, en fait d'art. Le chef-d'œuvre sculptural de Léonard servit de cible aux arbalétriers gascons, qui le détruisirent!

Ce grand Léonard de Vinci, cruellement traité de la destinée, devait voir ainsi périr, avant lui, ses principaux ouvrages; et, parmi ceux qui lui survécurent, combien ont été depuis défigurés ou anéantis?

C'est pendant son séjour à Milan qu'il fit son chef-d'œuvre : la grande fresque de la *Cène*, pour le couvent de Santa Maria delle Grazie. Hélas! que restait-il aujourd'hui de la *Cène*? Une belle gravure et quelques vestiges sur un mur décrépit!

Il peignit encore le beau tableau de la *Vierge avec l'Enfant Jésus, saint Jean et saint Michel*; les portraits de Louis Sforza, de la duchesse et de leurs enfants; les portraits de plusieurs autres grands personnages, et divers tableaux.

Il composa aussi vers ce temps la plupart de ses manuscrits : traités d'anatomie, de perspective, d'optique, d'hydraulique, etc.

Les immenses travaux qu'il a exécutés en Lombardie, y sont encore les témoins de son passage bien-faisant. Pendant qu'il peignait la *Cène* et sculptait sa statue équestre, il composait de la musique et des poèmes; il étudiait l'anatomie avec Mercantonio della

(1) Léonard de Vinci savait la composition du feu grégeois, et la donne dans ses manuscrits. On en disait le secret perdu.



Torre; il fondait et dirigeait l'Académie de Milan; il élevait de nombreux édifices; il utilisait les eaux mal dirigées de l'Adda; il conduisait pendant plus de soixante lieues, et au milieu des difficultés les plus grandes, le canal de la Mozesana à travers les vallées de Chiavenna et de la Valteline; il garantissait enfin tout le pays des inondations, autrefois fréquentes, et, à propos de tout cela, il écrivait des traités destinés à transmettre sa science à ses successeurs; il inventait les écluses, donnant ainsi le moyen, jusqu'alors inconnu, de remonter les courants; il perfectionnait mille instruments pour les expériences scientifiques ou les besoins usuels.

La plupart de ses inventions furent adoptées dans la pratique, et, vers la fin du seizième siècle on en connaissait encore l'auteur.

C'était à l'aide de ce génie inventif et utilitaire autant qu'artistique qu'il sut, avec des gains relativement minimes, mener toujours un train de grand seigneur, avoir des chevaux et des pages, une ménagerie d'animaux de toutes sortes et des demeures à l'aspect somptueux. Par la moindre de ses dispositions, il savait donner un aspect de luxe et d'élégance au réduit le plus délabré.

Bien lui en prenait, du reste; car, si l'on en croit ce fragment d'une de ses lettres, dans laquelle il dit « qu'après avoir travaillé plusieurs années, il a reçu à peine de quoi payer ses ouvriers; qu'il n'est resté pour lui que quinze livres, etc. », en ajoutant que « si cela continue, il sera forcé d'abandonner les arts, » il faudrait croire que l'hospitalité de Louis Sforza n'était point opulente. Mais Léonard employait son argent à mille recherches et expériences, à secourir ou héberger tous les hommes de talent dans le besoin, à se procurer des fleurs et des animaux rares, à tant de choses enfin !

L'entrée des Français à Milan chassa donc Léonard comme une invasion de barbares. Il dut, après avoir assisté à la destruction de sa statue et à la mutilation de plusieurs autres chefs-d'œuvre, s'enfuir à Florence avec Salai, le premier et le plus aimé de ses élèves.

Léonard avait reçu un coup cruel; mais il était jeune encore, ou du moins plein de la force créatrice de l'âge mûr. Il recommença ses études et ses travaux, et se remit à peindre.

Une seconde fois, en 1500, Léonard fit des plans pour canaliser l'Arno et, cette fois encore, son projet attira peu l'attention. Il devait être réalisé deux siècles plus tard, par Viviani.

Quelques années s'écoulèrent, pendant lesquelles Léonard parcourut l'Italie en artiste, en savant et aussi comme ingénieur général militaire et architecte particulier de César Borgia, duc de Valentinois, qui se l'était attaché par lettres patentes du 18 août 1502.

C'est, paraît-il, César Borgia qui mit particulièrement en usage les machines de guerre inventées par le Vinci et spécifiées dans le fameux memorandum à Ludovic Sforza. Tout en donnant aux officiers de César des leçons de tactique militaire, Léonard peignit une *Vierge* pour messer Baldassare Turini de Fescia, ainsi qu'une délicieuse étude d'enfant.

Cependant ses concitoyens, jaloux de posséder enfin une œuvre importante du maître qu'ils n'avaient pas su retenir parmi eux, le rappelèrent pour lui confier, conjointement avec Michel Ange, Giuliano San Gallo,

Simon Pollaiuolo, et le Cronaca — dont je vous ai déjà parlé, mesdemoiselles, à propos de la belle corniche du palais Strozzi — et Banio d'Agnolo, les dessins des plans de la nouvelle salle du conseil, et ensuite une grande page à peindre pour la décoration de cette salle.

Ce fut le gonfalonier Pier Soderini qui commanda l'œuvre, par un décret au nom de la ville de Florence. Ce Pier Soderini, qui gouverna la république dix ans, pendant un interrègne des Médicis, était un homme assez faible, si l'on en croit la fameuse épigramme de Machiavel qui avait été sous lui secrétaire de la république :

La notte che morì Pier Soderini  
L'alma n'andò dell' inferno alla bocca :  
E Pluto la gridò : anima sciocca  
Che inferno ? Va nel limbo dei bambini.

Ce qui veut dire, à peu près, que lorsque l'âme de Pierre Soderini se présenta aux portes de l'enfer, Pluton la renvoya aux limbes des petits enfants.

Léonard avait cinquante-deux ans lorsqu'il revint à Florence pour cette œuvre magistrale. Il était en possession de tout son talent et de toute sa renommée. Mais ce siècle fécond ne s'était pas arrêté après l'avoir produit : deux jeunes gens s'élevaient qui devaient, dans l'art, tenir une place au moins équivalente à la sienne. Michel-Ange avait trente ans et commençait à contrebalancer sa renommée; Raphaël, qui devait à son tour faire pâlir celle de Michel-Ange, étudiait chez le Pérugin.

Au lieu de s'en tenir à son choix premier, Soderini admit Michel-Ange à concourir avec Léonard pour la grande page de peinture qui devait illustrer la salle du conseil. Ce fut une blessure pour le vieil et fier athlète. Il suffit d'avoir la plus légère teinture des connaissances artistiques pour savoir combien différaient les manières de Léonard de Vinci et de Michel-Ange. L'un, le peintre par excellence de la paix et de la sérénité dans la beauté suprême; l'autre, le fougueux représentant de la passion dans les arts, de la passion tourmentée, violente, tordant ses victimes jusqu'aux limites du possible. Quand Léonard se vit aux prises avec Michel-Ange, au lieu de demeurer ferme dans sa force et dans sa foi, de rester sur son terrain enfin, il voulut lutter sur celui de son adversaire; il fut vaincu. Il fut vaincu parce qu'il hésita, il fut vaincu parce qu'il eut peur, parce qu'il eut la faiblesse de souffrir en se voyant exposé à un parallèle.

C'est une maladie au cœur des artistes, une maladie incurable et mortelle, aujourd'hui comme alors, que cette jalousie de gloire qui les fait vaincus dès qu'ils sont égalés. Rien ne les soulage, rien ne les console. Quand le rival triomphe, ils meurent : Léonard mourut de Michel-Ange comme plus tard celui-ci devait mourir de Raphaël.

On pourrait prendre pour la date de l'apogée de l'art, la date de l'exposition des deux cartons dans l'église de Santa-Maria-Novella, à Florence. Le vaincu d'un tel combat est un géant. D'ailleurs, ce ne fut point l'opinion générale qui prononça la défaite de Léonard. L'opinion était incertaine. Mais le Vinci trouva que cette incertitude même faisait sa condamnation, et il partit, abandonnant une dernière fois Florence, son ingrate patrie.



Ces deux cartons, qui furent pour toute l'Italie artiste l'occasion d'un pèlerinage à Florence et qui virent passer devant eux Ghirlandajo, Granacci, Baccio Bandinelli, Andrea del Sarto, Francia Bigio, Sansovino, le Rosso, — qui vint en France sous François I<sup>er</sup>, — et Raphaël, n'ont pas été exécutés. Un incendie les truisit, et il n'en subsiste que quelques fragments qui nous ont été conservés par la gravure.

Les Français, cependant, s'affirmaient à Milan. Léonard se souvint que la Lombardie était sa vraie patrie, puisqu'il y avait marqué son séjour par de nombreux bienfaits, puisqu'il y était populaire. En même temps, fidèle à cette conviction que l'homme de génie appartient à l'humanité, et non pas à tel ou tel prince, et persuadé que les Français n'avaient pas habité Milan plusieurs années sans y prendre le goût des arts, il retourna s'établir au château de Vaprio, près de Milan, chez son élève et ami Melzi.

En 1509, nous le trouvons établissant une écluse au canal Saint-Christophe, travail dont Louis XII le récompensa par le don de plusieurs prises d'eau. Ces prises d'eau et une *vigne* (maison de campagne), donnée par Louis Sforza, après l'exposition du modèle de la statue équestre de son père, formaient alors le plus clair de la fortune de Léonard de Vinci.

Nous devons à cette période de sa vie l'admirable portrait de Ginevra d'Amerigo Benci, dite la *Belle Féronnière*, et celui de la sublime Mona Lisa, dite la *Joconde*, que nous possédons tous deux dans notre musée du Louvre.

Mais, en 1512, les Français furent à leur tour chassés de l'Italie par l'empereur Maximilien, les princes d'Italie et le pape Jules II réunis. Nous retrouvons Léonard à Rome, à la cour de Léon X, en même temps que Michel-Ange et Raphaël. Il était vieux et susceptible, ses rivaux jeunes et triomphants. Un mot du pape qui se plaignit de ce qu'il composait un vernis pour son tableau avant d'avoir esquissé sa composition, le découragea. François I<sup>er</sup> venait de succéder à Louis XII, et l'un de ses premiers soins fut de faire offrir au grand homme un asile, une fortune et des honneurs.

Léonard de Vinci quitta pour toujours l'Italie et vint s'établir en France, au château de Cloux, près d'Amboise, avec ses deux élèves préférés.

Quelle fortune pour nous, si Léonard eût été encore plein de force et d'énergie ! Quelle œuvre immense le savant, l'ingénieur et l'artiste aurait pu faire en France !

C'eût été, sans doute, la civilisation de notre patrie avancée d'un siècle au moins...

Mais la longue carrière de Léonard de Vinci était près de sa fin, et cette force de création que donnent seulement la jeunesse et l'espérance, était morte en lui. Néanmoins, il fit entreprendre divers travaux de canalisation et commença plusieurs tableaux.

Il mourut au château de Cloux, le 2 mai 1519, entouré de ses élèves. Une tradition, racontée par Vasari, l'a fait expirer entre les bras de François I<sup>er</sup>, mais un historien critique est venu, Venturi, qui a prouvé que, le 2 mai, la cour était à Saint-Germain et que, par conséquent, le roi n'avait pu se trouver à Amboise ce même jour. Venturi a peut-être raison ; mais qu'importe ? Il me semble, mesdemoiselles, que j'aime mieux m'en tenir à la tradition.

En mourant, Léonard désigna pour son exécuteur

testamentaire François Melzi, son élève préféré, qui était un jeune gentilhomme milanais fort riche. Il lui légua ses manuscrits et tous ses instruments. Sa fortune revenait naturellement à sa famille, qui s'est perpétuée presque jusqu'à nos jours.

Le Melzo n'était ni un savant ni un ambitieux ; il avait voué un culte à la mémoire de Léonard, peintre, mais il ne pouvait accorder qu'un respect sans passion à l'œuvre de Léonard, ingénieur. Tant qu'il vécut, les manuscrits de Léonard restèrent bien soigneusement gardés à Vaprio ; mais ses héritiers firent beaucoup moins de cas que lui de ce trésor, qui fut pillé et dispersé par un certain Lelio Gavardi, parent d'Alde Manuce le jeune, et alors précepteur dans la famille des Melzi.

Je ne vous raconterai pas, mesdemoiselles, l'histoire de la dispersion de ces manuscrits si précieux, de la perte de plusieurs, de l'impression de quelques autres, ni les pérégrinations et recherches que des savants firent ensuite pour les retrouver et les réunir.

Seulement, pour vous donner une idée de l'importance de l'œuvre écrite de Léonard de Vinci, je vous dirai que, dans nos bibliothèques, qui n'en possèdent qu'une très-minime partie, ils forment treize volumes in-folio.

Deux ont été imprimés en France : C'est un *Traité du Mouvement et de la Mesure de l'eau*, et un *Traité de Peinture*.

Quel compendium de science, pourtant, que ces manuscrits ! Encore aujourd'hui, les savants qui les déchiffrent restent confondus ! Et pourtant, dispersés et intervertis, ils n'ont plus ce lien, cette suite et cet ensemble qui, en les complétant l'un par l'autre, leur donnaient la force et la clarté.

C'est par les carnets de poche, dont je vous ai parlé plus haut et que l'on a conservés, que l'on devine l'ensemble et la grandeur des conceptions du Vinci. J'ai dit qu'il y avait de tout sur ces carnets : ébauches de dessins, problèmes de mathématiques, vers, musique, dessins d'architecture, remarques littéraires, contes badins et caricatures.

Que ne sut-il pas ? On a découvert, par le dessin et la théorie d'un certain canon de son invention, qu'il connut la force et devina l'application de la vapeur. Avant Copernic, il crut à la rotation de la terre ; avant Newton et Galilée, à la plupart des vérités que démontrèrent ces grands hommes.

Il eut la première idée du baromètre et décrivit la construction de la chambre obscure.

Et Léonard de Vinci n'est pourtant connu du vulgaire que comme peintre ! Et les poètes ignorent qu'il disputait le prix de poésie à Politien et à l'Arioste ! et les musiciens ont perdu jusqu'à l'instrument qu'il inventa ! Les savants seuls, grâce aux travaux de Venturi, de Pagave, d'Amorretti et de M. Libri, honorent en lui le premier ingénieur de l'Italie de la Renaissance. Mais le jugement de la postérité est porté. La mort en une seconde a dissout les puissantes facultés, les trésors de science contenus dans son cerveau ; les invasions étrangères, l'indifférence ou le vandalisme ont détruit le splendide monument de ce génie unique. Il ne nous reste plus que des débris ; mais ces débris sont comme ceux des mastodontes de Cuvier, les ossements épars d'un colosse !

J'ai voulu d'abord, mesdemoiselles, vous raconter la vie tourmentée du représentant suprême de l'art



et de la science en Italie; puis, entraîné par mon sujet, je me suis laissé aller, peut-être, à trop vous développer les grandeurs de cet esprit universel. A présent, il me reste le point important de cette étude, c'est-à-dire à apprécier Léonard comme peintre.

Pourtant, je voudrais encore vous faire connaître en lui le poète et le penseur; j'ai là un sonnet qu'il faut que je vous traduise :

« Qui ne peut ce qu'il veut, doit vouloir ce qu'il peut : car c'est folie que de vouloir ce qui ne nous est pas possible. On doit tenir pour sage celui qui distrait sa volonté de ce qu'il ne saurait obtenir; car notre peine ou notre plaisir consiste dans le oui ou non, savoir, vouloir, pouvoir. Celui-là seul donc peut qui agit conformément au devoir et qui ne déplace jamais la raison de son trône. Il n'est pas avantageux non plus à l'homme de vouloir tout ce qu'il peut, car souvent ce qui nous paraît doux finit par devenir amer, et j'ai pleuré parfois sur ce que j'avais désiré, parce que je l'avais obtenu. O toi ! qui lis ces notes, si tu veux être utile à toi et cher aux autres, ne veuille jamais que ce qu'il est juste de vouloir ! »

Que vous dirai-je du peintre ? Il faudrait des éloges spéciaux pour un artiste unique. Des trois grandes figures qui dominent l'art de la Renaissance, il est peut-être la plus complète, la plus parfaite :

« Léonard de Vinci est un artiste prodigieux en ce qu'il a concilié tous les extrêmes, précédé tous les grands maîtres, prévu toutes les grandes manières, » dit dans un récent numéro de la *Gazette des Beaux-Arts*, M. Charles Blanc, l'ancien directeur des Beaux-Arts, dont la belle histoire des peintres nous a fourni tant de renseignements précieux pour ces études (1). « Plus âgé de vingt-deux ans que Michel-Ange, plus vieux de trente-un ans que Raphaël, il semble avoir contenu en lui la grâce de Raphaël et la fierté de Michel-Ange, et les avoir tempérées d'avance l'une par l'autre. C'est de lui que procède le Corrège, et, comme nous le disait naguère un artiste philosophe, qui est souvent exquis dans ses causeries, le Corrège naquit d'un sourire de Léonard. Inventeur de ce

clair-obscur qui est, pour ainsi parler, la musique du peintre, il se plut à jouer dans un ton mineur les fanfares les plus éclatantes, et, après avoir détaché de la toile des figures qui respirent la vie, qui nous enveloppent de leurs regards et nous fascinent, il laissa tomber sur ses créations un store de poésie. Par un privilège inouï, son originalité ne l'empêcha pas d'être naturel, et sa délicatesse ne l'empêcha pas non plus d'être impétueux et mâle. De même qu'il pouvait à son gré, de sa main puissante, plier en deux un fer à cheval, ou faire résonner sur les cordes de sa lyre des mélodies ravissantes; de même, quand il tenait le crayon ou le pinceau, il sut tour à tour se jouer des bizarreries de la création et remonter aux cimes de l'idéal, donner un caractère typique à la réalité vivante, élever l'individu à la dignité de l'espèce, parcourir enfin, d'un pas ferme et sûr, cet intervalle immense qu'on ne peut mesurer, entre le difforme et le sublime, entre la caricature d'un monstre et la majesté d'un dieu.

« Ainsi quand nous avons dessiné le frontispice de la *Gazette des Beaux-Arts*, nous avons cru devoir placer au sommet la tête de Léonard de Vinci, parce qu'il fut, comme nous le disions alors, le grand initiateur de la peinture renouvelée, l'artiste le plus complet des temps modernes, le génie le plus rare et le plus rayonnant de l'Italie. Après Phidias, on ne saurait citer un plus grand nom. Et il semble même que Léonard soit venu au monde tout exprès pour être le trait-d'union entre Athènes et Florence, et aussi pour réconcilier l'obscurité poétique du moyen âge avec l'art radieux de la Renaissance. »

Voilà une longue citation, mesdemoiselles; mais, comme assurément je vous aurais dit la même chose en moins bons termes, vous ne pouvez que gagner à trouver en place de ma prose un peu de celle de M. Charles Blanc.

Oui, si l'on jette la sonde dans les profondeurs de ce génie, on est effrayé de ne jamais rencontrer de point d'arrêt. C'est l'infini.

Que de pensées dans le regard voilé de la *Mona Lisa* et dans son fin sourire? et comme dans cette tête, ainsi que dans tous les ouvrages de Léonard, la beauté de l'âme resplendit à travers celle du corps! Certes, Léonard sut mieux que personne, y compris Michel-Ange et Raphaël, les secrets de la beauté physique; pourtant, on sent que les splendeurs intérieures de l'intelligence transparaissent sous la perfection idéale des formes.

Et puis, je ne sais quel charme pénétrant s'exhale d'un tableau de Léonard et nous prend l'âme. On entre en communication avec ses personnages, on les aime... Evidemment, l'homme qui peignait la *Cène* et la *Mona Lisa* avait la connaissance complète des sciences exactes, et c'est à ce point de départ principal qu'il dut les proportions parfaites qui font la base première de la beauté : évidemment il était poète; suivez les pensées qu'éveille en vous la vue de ses ouvrages! évidemment il était musicien; dans le clair-obscur délicieux où s'agitent ses figures comme en un atmosphère d'or voilé de gaze, dans les profondeurs mystérieuses qui fuient à ses horizons, ne semble-t-il pas entendre chanter des mélodies de Schubert ou la dernière pensée de Weber?

On dirait que la destinée ingrate a trouvé cet homme trop grand et que, pour l'amoindrir devant

(1) M. Charles Blanc, qui n'a point encore publié, dans son *Histoire des Peintres*, l'article sur Léonard de Vinci, a bien voulu mettre à ma disposition divers documents à consulter. Je l'ai rencontré, il y a peu de jours, au *Salon des Arts-Unis*, après l'avoir perdu de vue depuis quelques années. Vous voyez que cette rencontre a porté fruit.

A ce propos il faut que je vous dise, mesdemoiselles, qu'en ce moment il se produit à Paris un mouvement artistique très-prononcé. Il s'ouvre des expositions particulières. — Je vous ai déjà parlé de celles du boulevard des Italiens — il s'ouvre des cercles artistiques. Le salon des Arts-Unis est une création récente à laquelle nous ne pouvons que souhaiter le meilleur avenir. Il y a un salon d'exposition de peinture, un salon de lecture, une serre, une salle d'armes, un gymnase; on y donne des soirées de *musique de chambre*, exécutée par les meilleurs artistes. Les abonnés et leurs familles sont seuls admis. L'abonnement coûte 100 francs par an pour une famille, et l'entrée quotidienne du salon de peinture et de sculpture est de 1 franc pour les personnes non abonnées. On y voit en ce moment une superbe collection des dessins d'Ingres, plusieurs tableaux de Delacroix, de Diaz, de Chapelin, d'Isabey, d'Ary Scheffer, etc., etc., des groupes de sculptures de Barye, de Lechesne, de madame Noëmi Constant et des bustes de Paul Gayard et de madame Le Fèvre Deumier, etc.



la postérité, elle s'est plu à détruire la plupart de ses œuvres. Heureusement, Léonard est un des peintres que rend le mieux la gravure; et si le temps achève chaque jour la destruction de *la Cène*, la belle et si populaire gravure de Raphaël Morghen, nous en garde, aussi parfaitement que possible, le divin reflet.

Faut-il, mesdemoiselles, vous faire admirer l'ordonnance magistrale et simple de *la Cène*? l'expression profondément sentie des figures, le calme, le naturel et la vie que respire l'ensemble de l'ouvrage? Mais l'espace fuit devant ma plume. Il faut que je termine cette étude déjà longue.

Allez au Louvre — nous sommes relativement riches en tableaux de Léonard. — Vous verrez, en regardant ses œuvres, que la plus puissante énergie peut être rendue par le fini le plus précieux; que des profondeurs les plus intimes de l'analyse, comme dit M. Charles Blanc, Léonard s'élevait aux lumières de la synthèse, que les dextérités du praticien le plus délicat lui étaient familières comme les plus hautes spéculations de la théorie; qu'il aimait la nature avec passion, et n'en était pas moins un idéaliste raffiné.

En terminant, j'ai peur une fois encore, mesdemoiselles, de vous avoir fait graver de bien hautes cimes, d'avoir parlé un langage bien scientifique à vos jeunes oreilles, de vous avoir traitées en femmes, presque en hommes... Mais vous comprendrez j'en suis sûr, qu'on ne saurait mesurer un géant à la taille d'une statuette, ni renfermer dans le cadre d'une causerie de salon, une étude sur le vaste génie que le plus grand siècle des temps modernes n'a pas compris en entier.

CLAUDE VIGNON.

P. S. — J'allais oublier, mesdemoiselles, de terminer cet article, comme j'ai coutume de le faire, et de vous énumérer d'abord les œuvres de Léonard que

nous possédons dans notre musée français, puis celles qui sont dispersées dans les diverses galeries de l'Europe.

Nous avons au Louvre : 1<sup>er</sup> le *Saint Jean-Baptiste*, qui nous vient de la collection de François I<sup>er</sup>; 2<sup>e</sup> la *Vierge, l'enfant Jésus et sainte Anne*, tableau rapporté d'Italie par le cardinal de Richelieu; 3<sup>e</sup> la *Vierge aux Rochers*, dont nous vous offrons la gravure avec ce numéro, et qui fit aussi partie de la collection François I<sup>er</sup>; 4<sup>e</sup> la *Belle Férionnière*, portrait commandé par François I<sup>er</sup>; 5<sup>e</sup> la *Mona Lisa*, portrait d'une dame milanaise, femme de Francesco del Giocondo, d'où lui vient le surnom de *la Joconde*. Ce portrait a été payé par François I<sup>er</sup> environ vingt mille francs, ce qui était une somme énorme pour le temps; enfin un *Bacchus*. En tout six tableaux, plus huit dessins.

A Milan, à la bibliothèque Ambrosienne, qui possède une notable part des manuscrits de Léonard, on trouve une *Sainte-Famille*, achevée, dit-on, par Bernard Luini, son élève; la *Cène*, au couvent de Santa-Maria-delle-Grazie.

A Florence, au palais Pitti et au musée des offices, la *Religieuse*, un portrait d'homme, une tête de Méduse, une *Adoration des Mages*, inachevée.

A Rome, au palais Doria, le portrait de *Jeanne de Naples*, et, au palais Sciarra, la *Modestie et la Vanité*.

A Naples, au musée Degli-Studi, une *Madone*, et, à la galerie Lancelotti, une *Flore*.

A Madrid, au musée du roi, un second portrait de la *Joconde* et deux *Sainte Famille*.

A Londres, National gallery, le *Christ et les docteurs*: Hampton-Court, l'*Hérodiade*.

A Saint-Petersbourg, au musée de l'Ermitage, un *Saint Sébastien*.

Les principaux élèves de Léonard de Vinci, furent : Cesare de Sesto, Luini, Beltraffio, Marco d'Oggione, André Solari, Salai, Melzi et Sodmoa.

C. V.

## LES DEUX SAINT-PIERRE

### Explication de l'Énigme Historique de Mars.

L'abbé Charles-Irène-Castel de Saint-Pierre, né au château de Saint-Pierre-Église, en Normandie, embrassa l'état ecclésiastique, mais ses idées, ses sentiments, ses principes ne répondaient point au sacré caractère dont il était revêtu. On le vit, avec peine et surprise, approuver en toutes choses le gouvernement du Régent,

« Ce bon Régent qui brouilla tout en France. »

et verser le blâme sur le règne de Louis XIV et sur le zèle de ce prince en faveur de la religion. L'Académie française, dont il faisait partie, ne voulut pas être

solidaire de ses erreurs et le bannit de son sein, rigueur sans exemple depuis la création de cette assemblée.

L'abbé de Saint-Pierre publia un *Projet de paix universelle entre tous les potentats de l'Europe*; il voulait que les motifs de guerre entre les nations fussent soumis à une diète européenne dont l'arbitrage devrait être accepté par tous, et dont la sentence serait sans appel. Pour rendre ses idées plus respectables aux yeux du public, il prétendit que son *Projet de Paix* avait été approuvé et rédigé par le dauphin, duc de Bourgogne, et qu'on en avait trouvé le plan dans



les papiers de ce prince. Le cardinal Fleury désapprouva ce subterfuge, et le dit hautement. L'abbé de Saint-Pierre publia encore : *Mémoire pour perfectionner la police des grands chemins*, idée utile, certes, à l'époque où vivait Cartouche et où fleurissait Mandrin; un *Mémoire pour perfectionner la police des Duels*; un *Mémoire sur l'établissement de la taille proportionnelle*, qui contribua à délivrer la France de la taille arbitraire; un *Projet pour réformer l'orthographe des langues de l'Europe*; un livre sur l'*Anéantissement futur du Mahométisme*; les *Annales politiques de Louis XIV*, et une foule d'autres ouvrages, volumineux fatras dans lequel on découvrait cependant quelques idées utiles, nées de la passion du bien public. L'abbé de Saint-Pierre était d'un caractère doux et bienfaisant; il partageait ses revenus avec les pauvres, et l'on peut croire que sa tête avait plus de part à ses erreurs que son cœur. Il mourut en 1743, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Voltaire fit les vers suivants au sujet d'un buste de cet abbé :

N'a pas longtemps de l'abbé de Saint-Pierre  
On me montrait un buste tant parfait,  
Qu'on ne sut voir si c'était chair ou pierre,  
Tant le sculpteur l'avait pris trait pour trait!  
Si que restait perplexe et stupéfait,  
Craignant bien fort de tomber en méprise;  
Puis dis soudain : Ce n'est là qu'un portrait,  
L'original dirait une sottise.

Cependant, l'abbé de Saint-Pierre ne devait pas dire beaucoup de sottises, car il avait du mérite et il parlait très-peu.

Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre naquit au Havre, en 1734, d'une famille considérée et qui se vantait de descendre d'Eustache de Saint-Pierre, le héros calaisien. Il fit ses études aux Jésuites de Caen, et, se conformant aux désirs de son père, il entra dans les ponts et chaussées. Ses goûts de voyage, son caractère indépendant ne s'accorderaient point de cette carrière : il la quitta et il passa d'abord à l'île de Malte, puis en Russie. Il fut présenté à Catherine II, qui lui fit un accueil bienveillant et lui accorda une lieutenante dans le génie. Le jeune officier, admis dans l'intimité de quelques grands personnages, pénétra les desseins de la Russie sur la Pologne, et envoya même en France, au ministère des affaires étrangères, un *Mémoire* dans lequel il prédisait le futur partage de ce pays, qui eut lieu en effet. Ce travail ne fut pas apprécié. Fatigué du service de la Russie, il eut l'idée de se consacrer tout entier à la Pologne. Ce projet s'exécuta, mais il ne dura que peu de temps, et sa fortune errante le poussa à la cour du grand Frédéric, et du fond de la Prusse à l'île de France. Ce fut là, sans doute, qu'il conçut le projet de l'ouvrage auquel son nom reste attaché, de *Paul et Virginie*, et quoique son *Journal de Voyage* soit écrit d'un style sec et triste, on y voit déjà l'observation de la nature et l'art de peindre un paysage avec des paroles. Il se dégoûta de son séjour à l'île de France et revint dans sa patrie, qu'il ne devait plus quitter. Consacré entièrement aux occupations littéraires, il composa les *Études de la Nature*, qui parurent en 1784 et eurent un très-grand succès. Le roi lui fit une pension de 1,000 francs, qu'il partagea aussitôt, tout pauvre qu'il fût, avec sa sœur et avec

une vieille domestique de ses parents. En 1792, Louis XVI le nomma intendant du Jardin des Plantes, en lui disant : « J'ai lu vos ouvrages; ils sont d'un honnête homme, et je donne en vous un digne successeur à M. de Buffon. » Il avait, à l'époque des États Généraux, partagé les idées des novateurs, croyant qu'il ne s'agissait que de faire le bonheur du peuple et de corriger certains abus. Lors de la fuite de la famille royale, il publia les *Vœux d'un Solitaire*, en s'y montrant hautement partisan de la monarchie. On l'avait nommé président du district de Paris, où il demeurerait, mais il refusa cette fonction, et ne voulut, à cette époque de terreur, d'aucun emploi public. Privé de sa place et de sa pension, il vécut du produit de ses ouvrages jusqu'à ce qu'il fût nommé professeur de morale à l'Ecole normale, et il devint membre de l'Institut, lors de la formation de ce corps. Sa position s'éclaircit et fut plus heureuse; les frères du premier Consul l'aimaient et lui faisaient des pensions; il put acquérir une petite maison de campagne, ce qui avait été le rêve de sa vie, et ce fut dans cette retraite chérie d'Eragry qu'il mourut le 21 janvier 1814 à l'âge de soixante-seize ans. Il avait été marié deux fois : la première, et il était âgé déjà de cinquante-quatre ans, à mademoiselle Didot, qui lui donna un fils et une fille, et le laissa veuf; la seconde fois, à mademoiselle de Pelleport, qui se dévoua à soigner sa vieillesse et se remaria elle-même à M. Aimé Martin.

Bernardin de Saint-Pierre avait une faible santé; il était sujet à des affections nerveuses qui, accompagnées d'une imagination ardente, laissèrent dans sa vie peu de place au bonheur. Jeune, il poursuivit la fortune et la gloire et les perdit par sa propre inconstance; car, dans les pays étrangers qu'il avait parcourus, une grande bienveillance l'avait accueilli, et des amis chauds et sincères s'intéressaient à son sort. Plus âgé, il essuya les dégoûts qui sont les compagnons habituels d'un début littéraire, mais il les augmenta par une sensibilité malade; il trouva enfin quelque repos dans la vieillesse, par la contemplation de la nature et l'adoration de la Providence, qu'il reconnaissait en toutes choses, qu'il voyait en l'arbre de la forêt comme dans le brin d'herbe, et qu'il célébrait souvent avec une émotion communicative. Le créateur visible dans la création, c'était là sa philosophie et sa théologie, et, quoiqu'il n'ait jamais écrit une ligne contre la religion, rien non plus ne porte à croire qu'il ait eu lui-même une foi pratique et solide.

On doit à Bernardin de Saint-Pierre les *Études de la Nature*, où se trouvent des idées heureuses et touchantes, des descriptions pleines de couleur et de vérité, parmi quelques propositions bizarres. *Paul et Virginie*, la *Chaudière indienne* et l'*Arcadie* sont des épisodes de ce grand travail. Au milieu de la Révolution il écrivit les *Harmonies de la Nature*, ouvrage dont le style est un peu déclamatoire. Il laissa sur J. J. Rousseau, qu'il avait beaucoup connu, un *Essai* fort curieux; on lui doit aussi le *Voyage de Codrus*, qui est sa propre histoire sous un nom supposé; le *Paysan Polonais*, l'*Éloge de mon Ami*, les *Vœux d'un Solitaire*, *Discours sur l'éducation des Femmes*, la *Pierre d'Abraham*, charmante description de paysages, *Empsaël*, et enfin sa *Théorie des Marées*, sur laquelle il avait fondé de grandes espérances de



renommée. De ces nombreux travaux, quelques pages existeront toujours : *Paul et Virginie*, le dialogue du *Voyageur et du Paria*, le début de l'*Arcadie*, la description de la rose, du lys, du fraisier dans les *Études*, des paysages qui semblent pris sur le fait comme avec le daguerréotype, et enfin de touchants

arguments en faveur de la Providence céleste, que Bernardin avait puisés dans l'observation des graminées, des semences, des cours d'eau, de l'instinct des animaux, observations de quarante années qui, toutes, aboutissaient à lui faire dire : « Il est un Dieu ! et ce Dieu est bon ! »

## BIBLIOGRAPHIE

### MARGUERITE A VINGT ANS

Par M<sup>lle</sup> MONNIOT (1).



Ce livre succède à un premier ouvrage que le public a accueilli avec une juste faveur. Le *Journal de Marguerite* est destiné aux jeunes filles qui se préparent au plus grand acte de la vie, à la première communion. L'auteur, sous une forme attrayante, a décrit les luttres, les combats, les progrès vers la perfection par lesquels une jeune âme prépare à son Dieu cette grande salle bien ornée, où il veut faire la Pâque; elle a introduit ses jeunes lectrices au sein d'une famille chrétienne, et dans *Marguerite à vingt ans*, Marguerite dans le monde, Marguerite aux prises avec la vie, nous retrouvons les mêmes personnages, ce qui, pour les lectrices du premier livre, ajoute un véritable intérêt au second.

La forme autobiographique, peu naturelle, peu vraisemblable dans le premier ouvrage, puisqu'on ne conçoit guère qu'une petite fille écrive ses Mémoires, est tout à fait à sa place dans le second. Currer Bell, en Angleterre; Émile Souvestre, M. Octave Feuillet, en France, ont donné le goût de cette forme littéraire, un peu monotone, peut-être, mais si favorable aux plus délicates analyses du cœur. La psychologie y gagne tout ce que le drame perd en imprévu et en vivacité, et l'on pourrait mettre pour épigraphe à ces livres, qui sont le dialogue d'une âme avec d'autres âmes, la parole du philosophe grec : *la pensée est un discours que l'esprit se tient à lui-même*. C'est un long discours, en effet, qu'une autobiographie, discours sur soi, sur les autres, sur la nature extérieure, sur les phénomènes intérieurs de l'intelligence, sur le nuage qui passe, sur le livre qu'on lit; tout vient figurer dans la chambre obscure de l'âme et se grave sur le papier en traits délicats, dont la ténuité ne pourrait être admise dans un récit accidenté, écrit par un étranger, à la troisième personne.

Mademoiselle Monniot ayant voulu que sa Marguerite écrivit son journal, on aurait pu désirer peut-

être, pour aider à l'illusion, qu'elle lui donnât un style simple, exempt d'afféterie et d'une sensiblerie quelque peu prétentieuse. Lorsqu'on écrit pour soi, en déshabillé, au coin du feu, lorsqu'on examine les actions de la journée au tribunal de sa propre conscience, on ne se souvient guère de sa rhétorique et on ne fait pas de phrases pour s'y mirer. Que l'auteur nous pardonne cette critique : elle a fait un bon livre; pour le rendre excellent il n'y manque que de la simplicité. Elle a enseigné l'abnégation, mais on voudrait sentir jusque dans le style l'oubli de soi-même.

Venons-en au sujet du livre qui nous occupe.

La famille Guyon quitte l'île Bourbon, où des événements malheureux l'ont amenée, et revient en France. Elle se compose d'une mère, femme distinguée et pieuse; de trois filles, Marguerite, Stéphanie et Berthe; d'un fils nommé Gustave, et d'une institutrice, appelée Caroline, amie intime et dévouée de madame Guyon. L'ouvrage s'ouvre par des adieux à Bourbon et les impressions d'un long voyage sur mer. Marguerite sent les beautés de la nature avec l'enthousiasme de la jeunesse, et, de temps en temps, pendant la monotonie d'un long voyage, elle se replie sur elle-même et fait l'étude de son propre cœur.

« Pourquoi donc, écrit-elle, est-il des jours où l'âme s'assombrit et s'affaisse, comme une fleur battue par un vent d'orage et toute chargée des gouttes de pluie qui la penchent vers la terre ? »

» Quel souffle a passé sur moi ? D'où vient que je me sens si faible et si triste ? Cet accablement est coupable, car la fermeté dans le bien, la résignation tranquille et l'espérance persévérante font partie de nos devoirs; et quoi qu'il nous arrive, contrariétés, déceptions, épreuves du dehors ou répugnances du dedans, nous devons rester forts, courageux, patients : c'est la loi du chrétien !

» Je le sais, je le comprends, je le veux; mais le fais-je ? Ne suffit-il pas d'un mot qui m'afflige, d'un regard ou d'un sourire qui me blesse, de moins encore, d'une simple pensée de mon esprit, toujours si prompt à juger, et se trompant si souvent, pour me troubler, m'irriter ou m'abattre, comme aujourd'hui ?

» De quel bien alors suis-je capable ? quels efforts puis-je tenter ? Que deviennent mes plus généreuses pensées ? Où sont mes luttres, mes combats ? — Le tra-

(1) Deux volumes in-12. Prix : 5 fr. Chez Périsse, 38, rue Saint-Sulpice, à Paris.



vail continu des âmes gravitant vers Dieu, comme les astres vers leur centre ?

« Ne tombé-je pas, au contraire, dans des fautes que j'eusse certainement évitées si, pour première victoire, j'avais su triompher de moi-même ?

« Ah ! je ne veux pas rester dans cet état, qui n'est pas la vie. Mais que dois-je faire pour en sortir ? — Prier, prier toujours, implorer le secours de Dieu. Hélas ! pourrai-je sans lui sonder mon cœur et m'armer de courage contre les faiblesses nouvelles que j'y découvrirai peut-être ?

« Dieu de paix et d'amour, si toutes les puissances de mon cœur vous étaient assujetties, connaîtrais-je ces troubles et ces orages ? Ne participerais-je pas, autant que le peut ici-bas notre fragile humanité, à votre sereine immutabilité ?

« Trop souvent l'on excuse à ses propres yeux ces inégalités d'humeur en se répétant : — que l'atmosphère morale a ses vicissitudes comme l'atmosphère physique ; que nous ne sommes point passibles des causes étrangères agissant sur notre volonté ; qu'il ne dépend pas de nous d'être toujours prêts à supporter l'imprévu ; que les forces humaines ne suffisent point aux efforts surhumains qu'il nous faut tenter sans relâche pour nous vaincre nous-mêmes ; qu'il est du moins certaines circonstances où l'on peut faiblir sans se rendre coupables et s'accorder quelque relâche avant que d'aller dans cette terre ténébreuse couverte des ombres de la mort.

« C'est le raisonnement de la défaillance et du découragement. Autant vaudrait dire qu'un interrègne dans les lois ne serait point fatal aux empires ; que le vaisseau ne courrait point de dangers en flottant sans gouvernail sur les flots.

« Non, rien jamais ne doit nous faire abandonner le sceptre de notre âme ; rien jamais dans notre conduite ne doit être livré aux hasards de la route. Ce que nous ne pouvons par nous-mêmes, Dieu nous refuse-t-il de nous aider à l'accomplir ? N'est-ce pas cette intervention de la Providence que nous appelons la grâce de Dieu ?

« La grâce de Dieu ! rayon de son regard, étincelle de sa lumière, émanation de son amour !... La grâce de Dieu, trésor acquis à la terre par les mérites du Verbe incarné, réparation dans notre ruine, vie divine dans notre mort !

« Notre Père céleste ne nous a pas délaissés dans les ténèbres et les misères de notre existence douloureuse. Il répand en nous sa grâce par les sacrements, qui la rendent pour ainsi dire visible à notre foi. Il l'accorde à toute prière humble et fervente... Déjà, depuis que je me suis mise en sa sainte présence par cette méditation, je pressens le retour du calme, de la force.

« Merci, mon Dieu ! Confiante dans votre miséricordieux appui, je retourne au combat. »

Nous avons cité en entier des pages où se rencontrent les qualités et les défauts de l'auteur : idées élevées, profondément chrétiennes ; forme exagérée et un peu pédantesque. Reprenons l'analyse du discours.

A peine arrivée en France, madame Guyon apprend que toute sa fortune est renversée, et Marguerite, dont le caractère ferme et dévoué ne faiblit pas, embrasse pour soutenir sa famille le rude métier d'institutrice. Cependant, elle est fiancée, mais son mariage est remis

à une époque lointaine, et cette espérance de bonheur est mêlée d'un grand trouble, car elle croit que Stéphanie, sa sœur, aime celui à qui elle est promise.

Les pages dans lesquelles Marguerite raconte sa vie d'institutrice sont les plus vivantes de l'ouvrage ; on y trouve des caractères divers et vrais, ce qui manque peut-être dans la peinture de la famille Guyon, dont tous les membres sont également parfaits. Le portrait de Clara, la femme du monde, est bien réussi, et mademoiselle Monriot a dépeint avec finesse et vérité les petites gens, la jalousie, l'envie, l'égoïsme qui couvent dans les cœurs où Dieu et le devoir n'ont jamais de place. Nous citerons une scène. Madame de Mérigny, Clara, autrefois compagne de Marguerite et mère des enfants que celle-ci élève, est mécontente ; la supériorité de l'institutrice l'écrase et l'ennuie, et elle lui fait durement sentir son autorité.

« — Pouvons-nous entrer, maman ? crièrent les voix d'Alice et de Lucie.

« — Que voulez-vous ? répondit Clara. Entrez et dépêchez-vous.

« — Nous ne t'avions pas encore dit bonjour, dit Alice courant à sa mère.

« — Alors, ajouta Lucie, nous ne pouvions pas jouer de bon cœur.

« — Toi, reprit Alice en riant et en sautant sur mes genoux, après qu'elle eut couvert sa mère de baisers, nous t'avions vue déjà, mais cela ne fait rien.

« — Tu prends toute la place, dit Lucie d'un ton de reproche ; recule-toi donc un peu, Alice !

« Et toutes les deux, me passant les bras autour du cou, se mirent à me caresser, presque malgré moi.

« — Assez ! leur dis-je, en m'efforçant de prendre un air sévère ; il est temps d'aller vous mettre au travail.

« — Pourquoi donc as-tu cette figure méchante ? me demanda Lucie.

« — Ah ! c'est que maman le lui aura recommandé, répondit malignement Alice.

« J'aurais voulu les serrer dans mes bras, les trésors ! mais ce n'était pas, hélas ! le moment d'encourager leur tendresse, en leur montrant la mienne...

« — Allez m'attendre dans ma chambre, mes chères petites, leur dis-je, préparez vos livres et vos cahiers ; je vous rejoindrai tout à l'heure.

« La fermeté de mon accent leur fit comprendre qu'il fallait obéir.

« — Adieu, petite mère, dirent-elles à Clara en l'embrassant ; est-ce que tu voudras bien rester avec nous ce soir ? Nous serons si sages !

« — Je ne dinerais pas ici, répondit Clara, mais je vous enverrai des bonbons.

« — Clara, dis-je quand je me retrouvai seule avec elle, je ne puis aller rejoindre vos enfants, après une conversation comme celle que nous venons d'avoir, sans vous demander un mot de plus. Me trompé-je ou non, en craignant que vous ne regrettiez d'avoir pris des engagements avec moi ?

« — Vous me mettez dans une position difficile, Marguerite.

« — Rien n'est plus aisé que de déclarer franchement son opinion, Clara... M. de Mérigny se plaint-il de ma manière d'élever vos enfants ?

« La physionomie de Clara s'altéra ; ses joues devinrent pourpres, ses yeux lancèrent des éclairs, pendant que d'une voix tremblante de colère elle s'écriait :



» — Vous osez le demander ! vous qui savez si bien ce que je répondrai !

» Pétrifiée d'étonnement, je la regardais sans parler, cherchant à la deviner. Elle continua :

» — N'ai-je pas été sans cesse humiliée, blessée à cause de vous, depuis votre entrée chez moi ? Je ne l'oublierai jamais.

» — De grâce, expliquez-vous, Clara ; il m'est impossible de rien comprendre à vos paroles.

» — En vérité, Marguerite ? A quoi vous sert donc votre esprit, cet esprit supérieur qui vous attire tant de succès ?

» — Pourquoi vous railler de moi, chère Clara ? lui dis-je affectueusement. A quel propos serait-il question d'esprit entre nous ? N'est-ce pas le cœur qui doit nous rapprocher, nous unir ? Vous savez si le mien vous est dévoué !

» — Le cœur ! reprit-elle, le dévouement ! Oui, c'est cela surtout que l'on vante sans cesse en vous...

» — Comment ne nous entendrions-nous pas, continuai-je, puisque j'aime avec vous ce que vous chérissez le plus, vos petites filles ?

» — Vous feignez de ne pas m'entendre, Marguerite. Eh bien ! je m'expliquerai clairement. Sachez donc que je ne veux pas être une ombre, une nullité chez moi. L'institutrice ne doit pas éclipser la mère aux yeux des enfants, ni... (des larmes roulèrent dans ses yeux) ni à ceux du mari, ajouta-t-elle plus bas. »

Après une semblable parole, qui dénonçait de semblables soupçons, Marguerite ne pouvait rester chez Clara. Elle part, elle va rejoindre sa mère ; elle la trouve affaiblie, épuisée par les chagrins, et, sans chercher d'autre emploi, elle se consacre tout entière aux derniers jours de madame Guyon. Celle-ci meurt ; mais, avec cette sincérité absolue des mourants, qui ne savent plus voiler leurs pensées, elle a laissé voir à Marguerite de cruelles inquiétudes sur le sort de la plus jeune de ses filles, de Stéphanie. Cette suprême angoisse, à peine exprimée cependant, ferment dans l'âme de Marguerite et y fait éclore un grand dévouement. Elle renonce au mariage, elle prend le voile, et, avant de se séparer du monde, elle arrange l'union de sa sœur avec son propre fiancé. — C'est plus beau que nature, dira-t-on. Pas plus beau que les natures d'élite, pas plus beau que les maximes du christianisme, qui conseillent le renoncement à toutes choses ; et les arts et les lettres ne doivent-ils pas avant tout faire aimer et goûter le beau ?

Les dernières pages du livre de mademoiselle Monnot sont fortes et touchantes ; l'ouvrage entier est des plus recommandables, et tous les écrits de l'auteur, appelés à de justes succès, en acquerront de plus flatteurs encore, quand elle aura donné à son style le cachet des œuvres fortes et vraiment distinguées : — la simplicité.

M. B.

## SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME <sup>(1)</sup>

LES COURONNES.

(Continuation.)

L'hiver fut pénible et triste : douleurs de l'âme, souffrances du corps accablaient ma malheureuse mère. Je tâchais de la distraire en amenant auprès d'elle quelques amis, et surtout en lui parlant de l'aimable voisinage que nous aurions au printemps. Une famille composée d'une grand'maman, d'une jeune mère, nourrice, de son mari et de sa fille encore enfant, devait en effet venir passer quelques mois dans la maison. Cette famille n'était encore pour nous qu'une simple connaissance. Le chef, M. C..., et sa femme, avaient été tentés en voyant ce beau jardin dans Paris ; ils avaient promis à nos hôtesse qu'au mois d'avril ils viendraient habiter la maison comme pensionnaires. J'espérais pour ma mère une compagnie assortie à ses goûts, à son âge dans l'aïeule que bientôt je devais appeler du nom familier de *bonne maman* ; j'espérais aussi de bonnes causeries avec M. et Madame C..., tous deux gens de cœur et

d'esprit, et ce double espoir se réalisa complètement.

Depuis peu de temps les douces influences du printemps et celles de notre nouveau voisinage commençaient à ranimer ma pauvre mère ; elle pouvait passer quelques heures au jardin en la compagnie d'une personne de son âge, bonne, affectueuse, et qui compatissait à son amer chagrin ; moi, de mon côté, je goûtais le plaisir que donne la discussion de quelque point de morale avec un homme instruit, bon juge en littérature.

Un soir, je venais de quitter monsieur et madame C... après une assez longue causerie, lorsqu'on m'apporta une lettre dont le contenu me fit jeter un cri de surprise. La Société pour le Patronage des jeunes Libérés venait de couronner l'ouvrage intitulé : *Etienne et Valentin ou Mensonge et probité*. C'était le rapporteur qui me l'annonçait ; il terminait en me demandant quelques instants d'entretien, le jour qui me conviendrait.

Je m'attendais si peu à voir mon ouvrage couronné, que je ne pouvais croire à la nouvelle qui m'en était donnée. Ma mère, vivement émue, me gronda doucement de mon incrédulité, puis, elle ajouta : « On t'annonce qu'on a des observations à te faire, M. C... »

(1) La reproduction de cet article est interdite.



est un bon juge, il a de la bienveillance pour toi ; prie-le de lire le manuscrit que tu as entre les mains et de te dire ce qu'il pense de l'ouvrage, ainsi que les critiques qu'il aurait à en faire.»

J'hésitai un peu; enfin je me décidai à porter la lettre du rapporteur et le manuscrit, à M. C..., et je le priai très-instamment d'être franc avec moi, ajoutant que je serais désireuse d'avoir son avis avant de voir M. le rapporteur.

Dès le lendemain matin, M. C... me rendait le manuscrit, en me disant qu'il avait passé la nuit à lire l'ouvrage sans pouvoir le quitter, et qu'il le jugeait tout à fait digne du prix; sa critique, pleine de bienveillance, portait sur quelques points de détail seulement.

Le surlendemain, M. le rapporteur arrivait. Les observations de la commission qui avait décerné le prix à l'ouvrage étaient en si petit nombre et exigeaient de ma part si peu de changements, que je m'étonnai fort en apprenant que les épreuves auraient à passer sous les yeux des cinq membres de la commission et de M. le président de la Société. Tout étourdie à la pensée d'avoir affaire à six censeurs, je ne répondis pas d'abord à M. le rapporteur. Après un moment d'hésitation, je fis quelques observations, et il comprit que je n'abondais pas dans son sens.

« Je verrai ces messieurs, me dit-il, et nous tâcherons d'arranger les choses convenablement. »

Dès qu'il m'eut quittée, je pris la plume, et avec politesse, mais fermeté cependant, j'écrivis à M. le président de la Société de Patronage que, prête à me soumettre à un censeur, je me refusais formellement à en accepter six; que je préférerais renoncer au prix, me contentant de l'honneur d'en avoir été jugée digne. J'ajoutais que, loin d'avoir eu en vue l'intérêt pécuniaire, je l'avais mis de côté, au contraire, pour ne songer qu'au bonheur d'obtenir une couronne disputée pendant trois concours. En effet, pour le dire en passant, le prix de 1,000 francs n'est pas suffisant pour acheter la propriété d'un ouvrage; et c'est cette propriété que les sociétés particulières, en fondant un concours, croient payer ainsi largement.

La réponse ne se fit pas attendre; j'avais mérité le prix, il m'était décerné, et je n'aurais affaire qu'à une seule personne, chargée de me transmettre les critiques faites par les membres de la commission. Tout ce grand fracas se réduisit à fort peu de chose, et M. le délégué étant très-occupé ailleurs, à ma grande joie, me laissa le soin de me corriger moi-même, soin dont je m'acquittai avec conscience.

Le 9 juillet 1837, eut lieu à l'Hôtel de Ville l'assemblée générale de la Société de Patronage pour les jeunes libérés. J'avais dû promettre de m'y rendre, et, cette fois je n'allai pas seule; M. et madame C... voulurent bien m'accompagner, après m'avoir promis d'éviter tout ce qui pourrait attirer l'attention sur moi.

Nous écoutâmes tous avec le plus vif intérêt le compte rendu du bien produit par le patronage de ces pauvres enfants un moment égarés. On nous les montra luttant courageusement pour revenir au bien, et, en entendant les paroles pleines d'émotion de M. le président, nos yeux se mouillèrent plus d'une fois. La Société de Patronage avait senti la nécessité d'encourager ses pupilles, en leur décernant des prix comme aux autres enfants dans les écoles, et c'était dans ce but qu'elle avait ouvert un concours

pour la composition d'un livre approprié à leurs besoins. Afin d'éviter une publicité qui pouvait blesser les familles des jeunes repentants, le patron seul du lauréat serait nommé, et après la séance il remettrait le prix à son patroné.

A la suite de ce discours de M. Bérenger, président, discours qui fut vivement applaudi, eut lieu la lecture du compte rendu de l'emploi des fonds et des ressources de la Société pour continuer son œuvre de bienfaisance; puis, vint le rapport sur les ouvrages présentés à ce troisième concours, dans lequel *Etienne et Valentin* avait remporté la palme. Mon nom fut prononcé; mais on ne m'invita pas à venir recevoir la médaille des mains de M. le président. Ce dernier ayant levé la séance, se dirigea, guidé par M. le rapporteur, vers le banc où j'étais, et me présenta lui-même la médaille avec quelques paroles pleines de cœur. Je fus vivement touchée de cette démarche de la part d'un grave magistrat si justement renommé pour son savoir, et si estimé pour son noble caractère.

En apprenant l'honneur qui avait été fait à sa fille, quelques larmes de joie coulèrent des yeux de ma pauvre mère, et lorsque, peu de jours après, M. Bérenger vint lui-même me remercier d'avoir travaillé pour l'œuvre du Patronage, son cœur maternel se gonfla d'un juste orgueil.

Madame de Montalivet et madame de Tascher avaient été instruites des premières de ce succès bien inespéré, et toutes deux voulurent que j'adressasse une demande à M. le Ministre de l'intérieur pour obtenir que ma pension littéraire fût augmentée; mes deux protectrices m'assuraient que, me rendant utile à la société par mes ouvrages, je méritais les encouragements du gouvernement; à la fin de l'année M. le comte de Montalivet porta au chiffre de 1,200 fr. ma pension littéraire. C'est avec cette délicate bonté que toujours les nobles familles de Montalivet et de Tascher m'ont aidée et soutenue dans ma difficile carrière.

D'après l'invitation que m'avait faite M. Bérenger, je me rendis, quelques temps après sa visite, au pénitencier de la rue de la Roquette. Je n'avais jamais pénétré dans une prison, et j'éprouvai quelque émotion en voyant ces épaisses murailles, ces lourdes portes, et en passant par l'étroit guichet. Le système cellulaire n'en était encore, en France, qu'à son début, et, depuis 1830, le pénitencier de la Roquette a subi de grandes modifications.

L'auteur d'*Etienne et Valentin* fut reçu avec un empressément flatteur par M. Poulignac de Villars, greffier et en même temps instituteur du pénitencier. Grâce à lui, il me fut possible de visiter la prison tout entière, depuis les longs corridors sur lesquels s'ouvrent les cellules, depuis la chapelle où les jeunes détenus assistent aux offices divins sans qu'il leur soit possible de se voir les uns les autres, jusqu'à l'étroit préau dans lequel ils viennent respirer l'air. Après m'avoir fait faire le tour du pénitencier par le chemin de ronde, M. de Villars m'introduisit dans l'une des cellules; c'était celle d'un apprenti menuisier. Le jeune prisonnier détournait la tête avec confusion; mais M. de Villars l'engagea à me regarder, parce que j'étais l'amie de ceux dont la bonne conduite amenait une libération plus prompte. M'approchant de l'établi, je fis au jeune détenu quelques questions, et j'adressai



des éloges sur le travail commencé; mais rien ne put le faire sortir de son mutisme, et je fis signe à M. de Villars, qui me suivit aussitôt en fermant la porte derrière lui. Déjà il m'avait dit que la solitude de la cellule se trouve singulièrement adoucie par les visites de l'aumônier, par celles du maître qui enseigne le métier aux apprentis placés sous sa direction, et enfin par les leçons orales qui sont données simultanément à plusieurs élèves par le professeur, qui se place au milieu du corridor, et dont la voix pénètre dans chaque cellule. M. de Villars me fit remarquer le grand avantage qui résulte pour ces enfants d'une séparation complète les uns d'avec les autres; plus de ces connaissances de prison qu'on retrouve lors de la libération, connaissances toujours dangereuses pour celui que le pénitencier n'a pas corrigé, et toujours menaçantes pour le jeune libéré désireux de rentrer dans la voie du bien. Les connaissances de prison sont en effet bien redoutables sous ces deux rapports: ou bien elles étouffent les bons germes jetés dans l'âme d'un jeune coupable, ou bien par la frayeur qu'elles lui inspirent de voir découverte une faute dont il cherche à se racheter, elles l'entraînent dans de nouvelles erreurs.

M. de Villars m'avait demandé la permission de me présenter sa femme et sa belle-sœur, toutes deux charmantes; nous montâmes donc chez lui, et, après les premiers compliments, l'entretien reprit sur le sujet inépuisable et bien intéressant des réformes à faire dans toutes les prisons, et sur les bienfaits du système cellulaire, qui permet au détenu de réfléchir longuement. Je devais plus tard approfondir ces graves questions. J'invitai M. de Villars et ces dames à venir me voir, puis je les quittai charmée de l'accueil que j'avais reçu.

J'avais eu l'honneur de faire la connaissance de madame Bérenger, femme aimable, jolie, et distinguée sous tous les rapports. Bientôt admise dans l'intimité de cette digne famille, j'y ai retrouvé les vertus et les mœurs patriarcales qui ont toujours distingué la haute magistrature. M. Bérenger s'occupait avec un zèle infatigable de la réforme des prisons, et il m'invitait à écrire pour les détenus comme j'avais écrit pour les jeunes libérés. Mais encore tout étonnée d'avoir obtenu pour *Etienne et Valentin* le suffrage d'hommes compétents dans ces matières, je répondais avec sincérité que j'étais incapable de traiter un tel sujet; le pénitencier de la Roquette ne pouvait me donner une idée des prisons telles qu'elles existaient alors et qu'elles existent encore de nos jours. A cela M. Bérenger répliquait: « Il faut en voir quelques-unes, » ce dont je me souciais peu; et pourtant M. C... lui-même m'encourageait à aider en ce que je pourrais une réforme bien nécessaire.

Je me souvins avec plaisir de nos longues causeries, lorsque le soir M. et madame C... et moi, nous restions assis dans le jardin; que de sujets de morale entamés que de discussions parfois fort vives sur différents points déjà discutés, soit par les anciens, soit par les modernes! et tout cela était approfondi sans prétention; nous aimions mieux parler de l'humanité en général, que de nous occuper des défauts ou des ridicules du prochain.

La belle saison avait apporté un peu d'allègement aux maux de ma pauvre mère, et l'amitié de bonne maman lui faisait passer des heures bien douces.

Quelquefois, le dimanche soir surtout, notre solitude était animée par une aimable jeunesse. M. et madame P... et ma bonne Cécile, leur fille; M. Vaillant, sa femme et sa belle-sœur, madame Gérardin et Adèle prenaient pour but de leur promenade le château de Charolais. Dans le préau, on trouvait une escarpolette établie par les soins de M. C... et de son beau-frère, des échasses, que chacun essayait avec plus ou moins d'adresse; la grande allée offrait un jeu de boule aux amateurs, et, sur la pelouse, s'installaient les joueurs de volant et de grâces. Parfois ma bonne mère restait quelques instants au milieu de cette jeune compagnie, qui l'entourait de témoignages de respect et d'affection; d'autres fois elle voulait bien recevoir les personnes que nos amis nous amenaient dans la semaine, et j'étais heureuse de ces distractions qui, par moments, lui faisaient oublier ses souffrances; je m'applaudissais du parti que nous avions pris de vivre de cette vie en commun, pour laquelle nous avions eu d'abord tant de répugnance! Pendant l'hiver nous manquait la douce société de la famille C...; mais peut-être au printemps suivant reviendrait-elle sous nos beaux ombrages... Nous étions loin de nous douter que, cette année même, il faudrait renoncer au présent dont nous jouissions et à l'avenir que nous rêvions. Tout n'est que contrariétés en ce bas monde et, encore faut-il s'estimer heureux quand on n'éprouve que de simples contrariétés!

Je comptais déjà au nombre de mes visiteurs des personnes curieuses de voir un auteur, et, malgré moi, je me trouvais entraînée à faire ainsi de nouvelles connaissances. Un jour Adèle Gérardin me demanda la permission de me présenter un jeune homme de treize ans qui avait le plus vif désir de voir en personne l'auteur des ouvrages dont il raffolait. J'y consentis en riant, et un soir madame Gérardin et Adèle me présentèrent une de leurs amies, et son fils que, par l'effet d'une fantaisie bizarre, on avait nommé *Candide*. Candide avait sans doute entendu parler de moi à Adèle et à sa mère; un peu prétentieux par nature, il s'était apprêté à prouver une fois de plus la vérité de ce vers :

L'esprit qu'on veut avoir gâté celui qu'on a.

Assez longtemps il resta réservé; mais lorsqu'en nous promenant dans la grande allée du jardin, je lui dis: « Eh bien! monsieur Candide, ne trouvez-vous pas qu'une femme auteur est une femme comme une autre? » Il s'arrêta et répondit d'un ton sententieux: — Les gens de génie ont toujours été laids: Pierre Corneille était laid, mademoiselle de Scudéry était laide, madame Cottin était laide, madame de Staël...

— Candide! s'écria sa mère, qui était devenue pourpre.

— Laissez-le, madame, repris-je en riant, il soutient l'honneur de son nom.

Nous nous étions toutes arrêtées. Candide nous regardait d'un air stupéfait: soudain il comprit.

— Ah! s'écria-t-il, et se couvrant la figure de ses mains, il s'enfuit et prit sa course sans écouter Adèle, qui le suivait en riant comme une folle.

Je comprenais, moi, que sa mère était fort embarrassée.

— Madame, lui dis-je, M. Candide n'a vu que les génies parmi lesquels il me plaçait; et je lui sais trop



bon gré de cette pensée pour lui en vouloir de la manière dont il l'a exprimée.

Il fut impossible à Adèle de ramener le pauvre enfant; ces dames durent aller le rejoindre et partir sans nous dire adieu.

Oui, ces paroles de mon père : *la femme auteur doit cacher sa personne*, sont parfaitement justes et sages. La femme auteur laide désenchantée par sa vue seule le plus grand nombre de ses admirateurs; la femme auteur jolie court le risque de les désenchanter de même; car il est bien rare, pour ne pas dire tout à fait impossible, que les avantages extérieurs qu'elle doit à la nature soient absolument les mêmes que ceux dont leur imagination l'a douée. L'idée qu'ils s'en sont faite est toujours allée au-delà de la réalité. Bien des fois j'ai éprouvé moi-même cette désillusion à la vue de l'artiste, de l'auteur en renom dont je m'étais fait une si séduisante image; j'ajouterai qu'il est très-petit le nombre des écrivains hommes ou femmes, qui ne perdent pas beaucoup à être vus de près: on les a jugés d'après leurs ouvrages; au moment où ils les écrivaient ils étaient comme la pythionisse sur le trépied sacré; au moment où l'on a obtenu le bonheur de les contempler, le Dieu qui les inspirait s'est retiré, et ce ne sont plus que de simples mortels parfois assez vulgaires. Oui, le lointain est favorable à quiconque a le malheur de sortir de la foule.

Un matin, je trouvai l'une de nos hôtes, mademoiselle Constance, toute en larmes; longtemps elle ne répondit que par des pleurs à mes pressantes questions; enfin elle me fit part de la cause de son chagrin. M. Bourdon tenait à bail le château de la Charolais; depuis plus de soixante ans ce bail avait été renouvelé tous les neuf ans sans la moindre difficulté; mais, cette fois, le propriétaire se refusait à en faire un nouveau. Mademoiselle Constance, née dans cette maison, se désolait à l'idée de la quitter; c'était pour elle la terre natale; tous ses souvenirs d'enfance, d'âge mûr, étaient renfermés dans ce château et dans ce parc; et la pauvre fille pleurait, pleurait, disant qu'elle ne survivrait pas à la douleur de quitter ces lieux chéris. En vain M. Bourdon avait représenté à M. Michaud, l'éditeur, que les obligations d'aller s'installer ailleurs ce serait causer leur ruine, M. Michaud était resté insensible aux représentations et aux prières, et pourtant on ne lui demandait pas de faire la moindre réparation, quoiqu'il y en eût qui étaient absolument nécessaires, dans son intérêt même. C'était pour le mois de janvier suivant qu'il fallait songer à se caser ailleurs.

Tout éblouie de ce que j'apprenais, j'insistai pour savoir s'il n'y aurait pas quelque personne qui pourrait avoir de l'influence sur M. Michaud et l'amener à un renouvellement de bail. Mademoiselle Constance me répondit que sa sœur et son beau-frère se proposaient de faire quelques démarches en ce sens.

Après avoir tenté de faire naître en elle des espérances que je n'avais pas, je remontai auprès de ma mère, fort désolée moi-même à la pensée de quitter un séjour où ma pauvre infirme se trouvait si bien; mais je ne lui parlai pas de mes inquiétudes, ne voulant pas la tourmenter d'avance, et peut-être inutilement. Il fallut bien pourtant, au bout de quelques jours, lui tout dire; M. Michaud offrait de louer en détail aux pensionnaires les appartements que chacun

d'eux occupait, en les prévenant qu'il ferait jeter bas les arbres du préau, et qu'à l'occasion il vendrait tout ou partie du jardin.

De telles offres n'étaient pas acceptables, et je dus songer à chercher un gîte ailleurs; mais où? Il n'y avait pas moyen de nous établir dans une pension bourgeoise proprement dite; j'en avais vu plusieurs avant de venir rue Bellefonds, et aucune n'aurait pu me convenir. Soudain, je me souvins d'une madame N..., qui avait déjà tenté de nous attirer chez elle; elle possédait deux jolies maisons avec jardins, et le souvenir d'une ou deux visites que je lui avais faites, m'était encore agréable, mais la barrière Fontainebleau, près de laquelle elle habitait, est aux antipodes de la barrière Poissonnière... Madame N... ayant appris, je ne sais comment, que les pensionnaires du château de la Charolais allaient s'en trouver expulsés, arriva un matin toute gracieuse, toute empressée pour nous offrir de nouveau sa maison, son jardin, sa table. Quoique spirituelle et aimable, elle ne plaisait pas à ma mère; fille, femme et mère d'artistes, elle avait une légèreté de ton et de manières qui présentait parfois un étrange contraste avec l'âge mûr auquel elle était arrivée; mais elle fut si caressante, si pressante, que je dus promettre d'aller voir de nouveau la maison où elle recevait les pensionnaires que des amis et des connaissances lui amenaient. Certes, ce séjour ne pouvait pas se comparer à celui que les circonstances nous forçaient de quitter; mais ma pauvre infirme avait maintenant besoin d'un jardin, et si dans celui-ci manquaient les beaux ombrages et les vertes pelouses du parc de la rue Bellefonds, on avait en revanche une vue très-étendue et assez agréable. L'appartement que madame N... mettait à notre disposition était du reste confortable; nous avions pour voisinage, dans la seconde maison, un pensionnat de jeunes filles; c'est là que je devais faire la rencontre d'une compatriote, de ma bonne Henriette, qui est devenue depuis mon amie.

Nous hésitâmes quelque temps avant de prendre un parti; ma mère regrettait vivement le château de la Charolais, je ne lui avais caché aucune des petites gênes que nous imposerait notre nouveau voisinage, ni le peu d'agrément d'un jardin récemment planté sur le penchant d'un coteau, et où les allées droites étaient rares; mais c'était un jardin, et mieux valait l'avoir ainsi que de se trouver de nouveau renfermées dans un appartement au troisième ou au quatrième étage. Nous ne pouvions attendre la fin du bail pour quitter le château de la Charolais; ce bail expirait en hiver, et la santé de ma mère ne nous permettait pas de déménager dans la mauvaise saison. Nous partîmes quelques jours avant la famille C... Les adieux à nos bonnes hôtes furent tristes; l'obstination de M. Michaud causait leur ruine, et l'année d'ensuite mademoiselle Constance succombait au chagrin. Un autre pensionnaire, M. Guernu, promit de venir nous rejoindre chez madame N... Je n'étais pas liée d'amitié avec madame Bourdon et mademoiselle Constance; mais nous avions vécu près de dix-huit mois sous le même toit; durant ce temps nous avions usé de bons procédés les uns envers les autres; leur malheur nous touchait donc vivement. Ces pauvres femmes perdaient l'industrie qui les avait fait vivre tant d'années. A cet âge où il faudrait avoir une existence



assurée, dans l'âge mûr, et dans la vieillesse surtout, les luttes avec le sort sont bien difficiles et bien rudes.

Chez madame N... comme au château de la Charolais, ma mère et moi nous étions servies dans notre appartement; mais ici ne régnait pas l'exactitude pour l'heure des repas; le décousu de la vie d'artiste se faisait sentir en tout et partout, et c'était à grand-peine que j'obtenais pour ma mère une régularité qui ne durait pas longtemps. Madame N... avait un fils élève au Conservatoire; au nombre de ses pensionnaires elle comptait deux Égyptiens et un Anglais. M. N..., professeur de piano et excellent instrumentiste, *grogna*it toujours; mais il était au fond aussi jeune que son fils et que ses pensionnaires; madame N... de même, ainsi que son frère, petit bossu très-bon et très-spirituel. Tout ce monde-là aimait à rire, à s'amuser et ne tenait nullement compte des heures. Il y avait souvent, très-souvent de grands dîners, et les jours de galas étaient pour nous des jours d'abstinence; car le repas, au lieu d'être un dîner, devenait un souper servi fort tard, et auquel j'avais dû suppléer en faisant préparer quelque chose à part pour ma mère. Madame N... rachetait autant qu'elle pouvait ces inconvénients par les attentions dont elle nous entourait : elle était aux petits soins pour ma pauvre infirme, et je pouvais compter sur son zèle lorsque mes affaires me retenaient plusieurs heures absente de la maison. De temps en temps je descendais le soir, les jours surtout où l'on faisait de la musique. Dans ce salon, j'ai entendu chanter plus d'une fois Henri Monnier, auteur de plusieurs comédies et proverbes remplis de gaieté, madame Damoreau-Cinti, madame Martinez, madame N... elle-même, qui avait encore une fort belle voix. Plus d'une fois aussi j'ai assisté aux scènes *drôlatiques* que jouait à lui tout seul Emile Wanderburg, l'auteur du *Gamin de Paris*. Très-rarement ma mère consentait à descendre au salon, mais, quand elle y venait, elle était l'objet de tant d'égards, de tant de respect, qu'après s'être révoltée du décousu de cette vie d'artiste, elle pardonnait à notre hôtesse d'être encore bien jeune pour son âge.

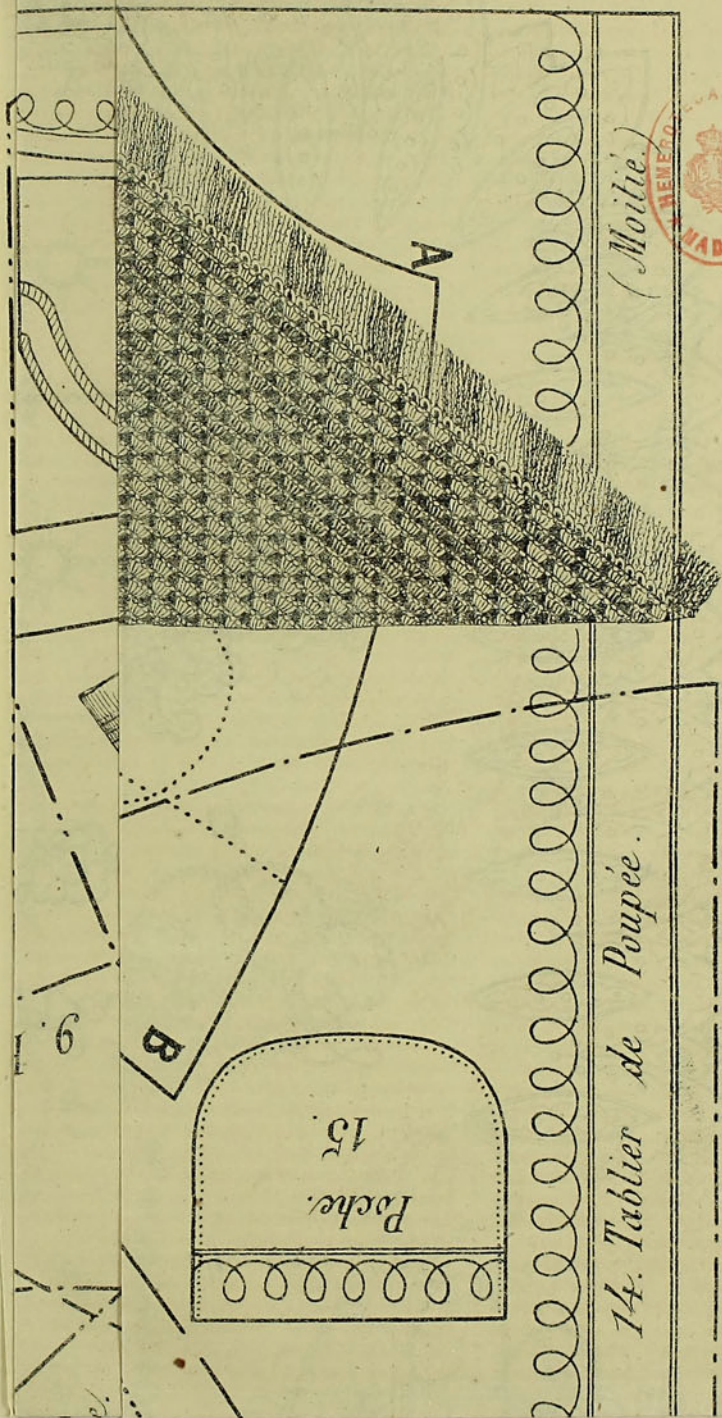
Au mois d'octobre, M. Guernu vint à son tour habiter la maison de madame N..., qui avait cherché, mais en vain, à recruter d'autres pensionnaires parmi ceux du château de la Charolais. M. Guernu ne s'était résigné à quitter mesdames Bourdon que lorsque celles-ci lui avaient déclaré qu'elles ne pouvaient pas fonder une autre maison : depuis plus de trente ans il était leur pensionnaire, et, comme poète, il avait trôné tout ce temps dans le vieux manoir. A peine installé, il essaya d'établir chez madame N... une nouvelle société des *Jeux du Sphinx*, mais son air morose, son mutisme habituel, son asthme étaient de grands désavantages aux yeux d'une jeunesse peu indulgente par nature et peu respectueuse envers les personnes d'un âge mûr. Inutilement le pauvre poète adressa une charmante épître en vers à la dame du logis, inutilement il avait eu soin de mêler un mot d'éloge pour chacun à l'encens qu'il brûlait en son honneur. La première séance des Jeux du Sphinx en fut aussi la dernière. Tous ces bougeants personnages aimaient mieux chanter, faire de la musique, se donner enfin du mouvement, que de rester à réfléchir sur la charade que le poète venait de lire, et de passer une partie

de la soirée à chercher le mot, sous peine, si on ne le trouvait pas, de payer l'amende. Renoncer à de vieilles habitudes n'est pas chose facile, et, quoique pût faire la *Syrène* (c'est ainsi que M. Guernu appelait madame N...), nous comprîmes, ma mère et moi, que le vieux poète ne resterait pas longtemps dans cette maison; nous le plaignions du fond du cœur. C'était un excellent homme; simple commis au ministère de la guerre, il avait puissamment contribué à faire régler la pension à laquelle ma mère avait droit, pension bien minime et qu'il prétendait faire augmenter chaque année par une indemnité. C'était auprès de nous qu'il venait chercher quelques consolations à l'isolement dans lequel il se trouvait maintenant.

En même temps que M. Guernu, était arrivée, comme pensionnaire, une femme auteur. Madame J... avait travaillé longtemps au *Journal des Femmes*, mais sous le voile de l'anonyme. Je l'appris par madame N..., qui, malicieusement, m'avait demandé ce que je pensais de tels ou tels articles publiés dans le journal fondé par madame Richomme; j'avais répondu que je les trouvais spirituels, mais empreints d'un caractère sardonique qui m'avait toujours inspiré une sorte d'antipathie pour leur auteur. Madame N.... était sans doute de l'avis de Catherine de Médicis, et avait pris aussi pour devise : *diviser pour régner* : madame J.... ayant témoigné le désir de faire connaissance avec moi, y renonça en apprenant de la *syrène* que je ne l'aimais pas, ce qui me fut redit par madame J... elle-même. Oui, madame N... avait grand soin qu'aucune intimité ne s'établît entre les personnes réunies dans sa maison, et lorsque je la connus mieux, j'eus souvent lieu d'être émerveillée, en voyant la justesse de ses prévisions et son adresse à éviter que ses pensionnaires ne se coalisassent contre elle. Je le répète : c'est un spectacle singulier que celui dont on est témoin dans les maisons appelées pensions bourgeoises.

En dehors de la pension, madame N.... avait encore des locataires; je mentionnerai seulement deux dames grecques, la mère et la fille. Madame G..., femme d'un consul français dans l'archipel, était venue à Paris pour se faire traiter d'une maladie des yeux; sa jeune fille la soignait avec un dévouement admirable : toutes deux, sans rappeler le type des belles statues grecques, avaient quelque chose de si gracieux, de si élégant, qu'on le remarquait dès la première vue; il n'en était pas de même de leur servante Panayoutou; celle-ci donnait une triste idée de la race des femmes grecques modernes chez le peuple, ce qui ne l'empêchait pas d'être extrêmement coquette, et de diviser ses cheveux noirs en une multitude de petites nattes qu'elle relevait sur sa tête, de différentes manières. Ainsi deux Égyptiens, Mourad et Ismaël, un Espagnol, M. Martinez, un Anglais, dont j'ai oublié le nom, et deux charmantes Grecques se trouvaient parfois réunis dans le salon les jours où l'on faisait de la musique, avec le concours de quelques artistes en renom. Le matin, dans ce même salon, où je descendais lorsque j'avais à parler à madame N..., je rencontrais parfois quelques visiteurs. Un jour, je trouvai madame N.... en tête à tête avec une petite femme toute ronde, prétentieusement habillée, et qui, malgré l'exiguïté de sa taille, se donnait des airs de majesté tout à fait bouffons. J'allais me retirer;





(Moultie.)

14. Tablier de Poupee.



rt m.

9

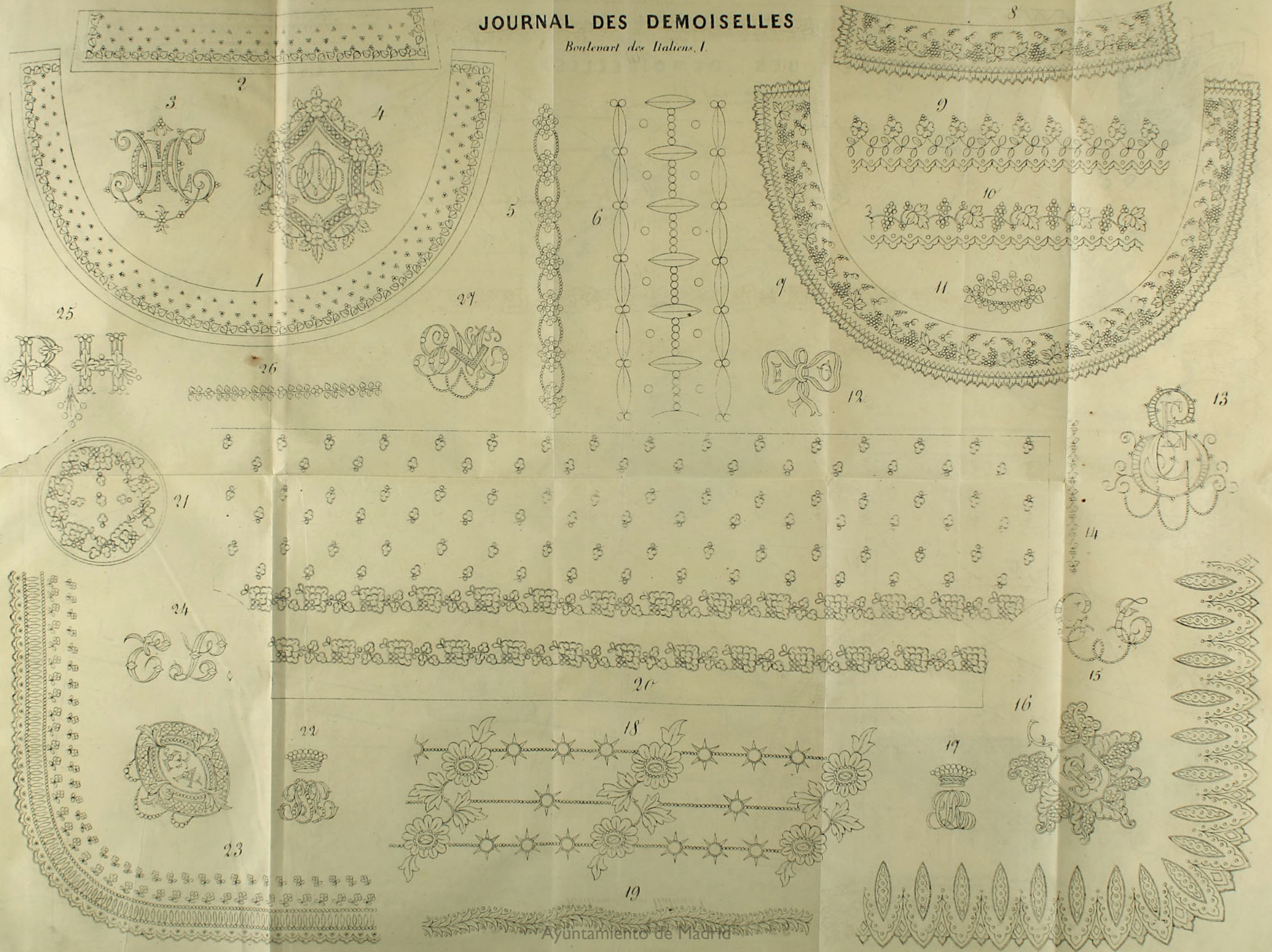


Avril 1861

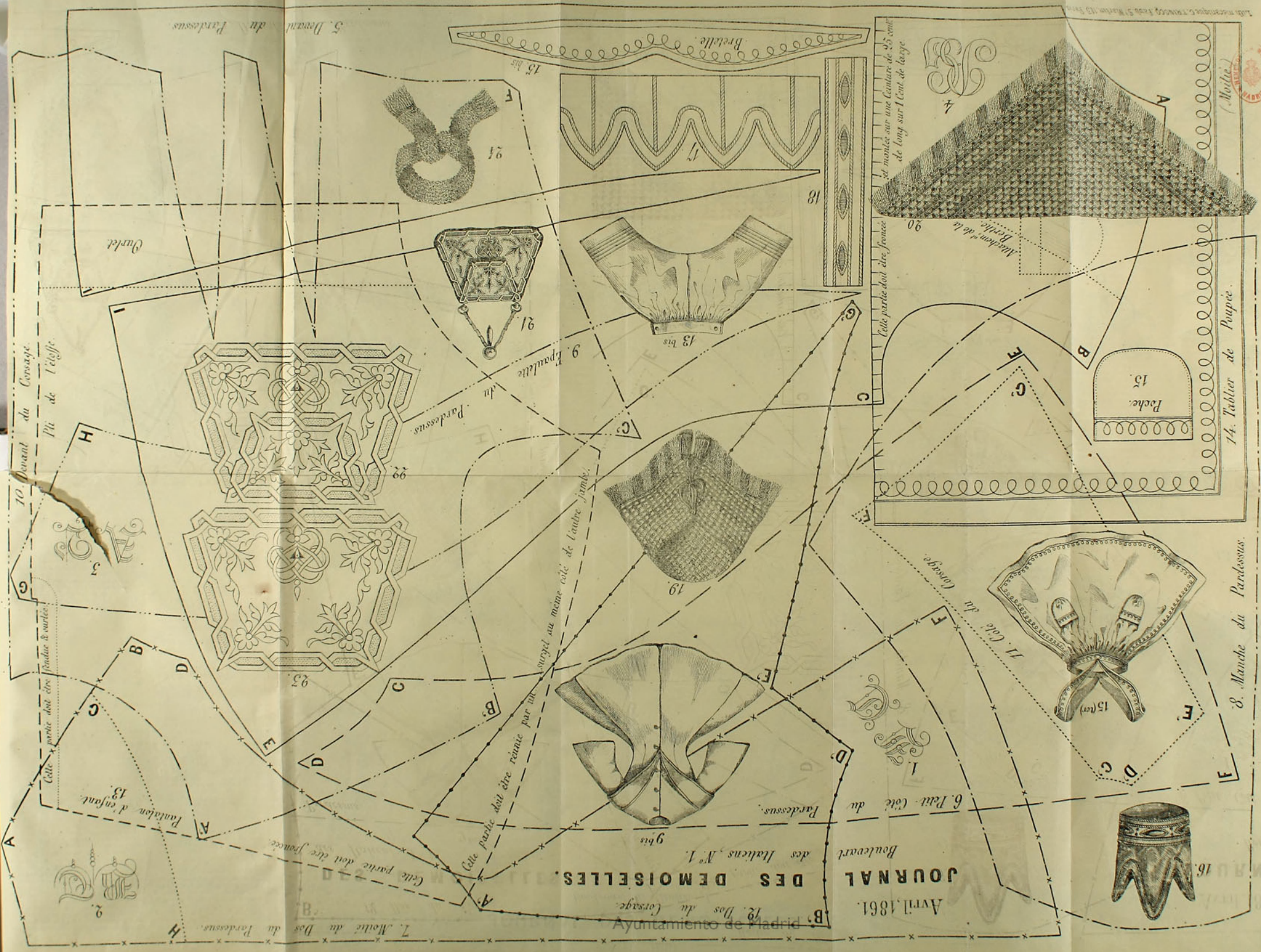
# JOURNAL DES DEMOISELLES

Boulevard des Italiens, 1.

sur le mal, sous peine, si on ne  
paye l'annuité. Remettre à de  
vint pas chose facile, et, qu'on  
est ainsi que M. Guerin appa-  
raît, on n'avait pas le temps de  
se reposer, ma mère et moi,  
se reposer pas longtemps dans  
le plâtre du fond du cercueil,  
comme; simple comme un mi-  
nion; j'avais toujours travaillé  
à la quelle ma mère avait  
comme et qu'il fallait faire  
monio par une indolence. C'était  
vraiment cher quelques con-  
dons lequel il se trouvait  
M. Guerin, était arrivé,  
une femme saine. Madame J.,  
en la journée des femmes, mais  
je n'étais pas malade.  
moi, n'avait demandé ne que  
le travail public dans le jour-  
naux; j'avais répondu  
moi, mais j'avais d'un ca-  
n'avait toujours travaillé une  
leur saine. Madame N.,  
de la Cathédrale de Madrid,  
deux; d'abord pour régler  
moult le droit de faire con-  
struction en apprenant de la  
pas pas, ce qui me fut redit par  
moi. Oui, madame N., avait  
minimé ne s'était entre les  
sa maison, et lorsque je la  
seul lieu d'être inerte, elle  
à son prévision et son adresse  
connaître ne se contentant  
c'est un spectacle singulier  
dans les maisons appa-  
re, madame N., avait encore  
démonté seulement deux dames  
elle. Madame G., femme  
un l'archipel, était venue à  
d'une maladie des yeux;  
avec un dévouement admi-  
rable le type des belles  
quelque chose de si gra-  
m le remariage des la pro-  
au de même de leur sœur  
qui une trinité de la race  
deux fois le peuple, ce  
être extrêmement coquette,  
soit en une multitude de  
qui en sa vie, de différentes  
style, Madrid et Jovani;  
un Anglais, dont j'ai sou-  
venant Grèce ne trou-  
va le salon les jours où l'on  
le comble de quelques  
in, dans ce même salon, où  
au à parler à madame N.,  
après visiteurs. Un jour, je  
ble à l'été avec une petite  
intentionnellement habillée, et  
sa taille, se donnait des airs  
affines. J'allais me reposer;









assurée, de  
les luttres  
rudes.

Chez ma  
rolais, ma  
notre app  
titude pou  
d'artiste  
c'était à gr  
régularité  
avait un  
ses pens  
un Anglais  
instrumen  
fond aussi  
madame  
bossu trè  
aimait à  
compte de  
de grands  
nous des  
d'être un  
et auquel  
quelque c  
rachetait  
par les at  
aux petits  
vais comp  
retenaien  
De temps  
surtout oi  
j'ai enter  
auteur de  
gaieté, r  
nez, mad  
fort belle  
scènes de  
Wanderb  
ment ma  
quand ell  
de tant de  
de cette  
d'être en

Au m  
habiter l  
mais en  
ceux du  
s'était r  
lorsque  
pas fond  
ans il  
avait tr  
peine in  
une nou  
air moro  
de grand  
indulgen  
personne  
adressa  
inutilem  
pour cha  
La prem  
la derniè  
mieux cl  
du mou  
rade que

du Pardessus.

2.



Pantalon d'enfant.  
13.

Cette partie doit être pendue & ourlée.

E

A'

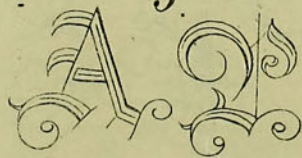
C

D

B

G

3.



10. D.



mais madame N..., se levant, me prit par la main et me fit asseoir auprès d'elle. En quelques mots elle insinua à la visiteuse que j'étais une *célébrité*. La petite dame aussitôt se redressa, et cita avec emphase toutes les *célébrités* qu'elle avait jadis connues. Il y en avait dans tous les genres : peintres, artistes dramatiques, poètes, compositeurs, etc. Elle termina en disant : « Mais ce dont je me glorifierai toute ma vie, c'est d'avoir reçu à ma table Leurs Majestés l'empereur Alexandre, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse. »

Je me tournai d'un air étonné vers madame N..., et je surpris sur ses lèvres un malin sourire. La petite dame, après avoir quitté son siège, m'engagea, d'un certain air protecteur, à aller la voir dans sa *chaumière*; elle adressa quelques mots à madame N..., et elle se retira après avoir fait deux ou trois révérences.

— Qu'elle est donc cette dame, qui a reçu à sa table des si grands personnages ? demandai-je à madame N.

— Je vous le dirai après que vous serez venu voir avec moi cette prétendue *chaumière*, me répondit-elle; et elle se refusa obstinément à satisfaire ma curiosité.

Quelques jours après, elle m'emmena chez sa visiteuse. La *chaumière* était une très-jolie maison située au milieu d'un beau jardin, que bordaient les arbres du boulevard des Gobelins. Nous fûmes reçues, non pas à bras ouverts, mais avec une dignité tout à fait comique; car la petite dame avait une tournure très-

vulgaire. Elle voulut me faire visiter toute la maison. Partout régnait un luxe de mauvais goût et prétentieux comme la maîtresse du logis. Elle fit servir des rafraîchissements, et nous parla d'une orpheline dont elle prenait soin. Puis revint le chapitre des célébrités qu'elle avait connues, et la phrase sacramentelle : « Je n'oublierai jamais l'honneur que j'ai eu de recevoir à ma table Leurs Majestés l'empereur Alexandre, l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse. »

— Me direz-vous enfin, demandai-je à madame N..., lorsque nous fûmes sorties, comment se nomme votre singulière voisine ?

— Madame veuve B..., répondit madame N... avec emphase.... Comme vous me regardez ! N'avez-vous jamais entendu parler du célèbre restaurateur qui eut la vogue en 1814 et 1815 ?

— Ah ! par exemple, m'écriai-je, je ne l'aurais jamais deviné.

— J'ai entendu dire dans le temps, continua madame N..., que les souverains alliés prenaient grand plaisir à aller dîner bourgeoisement chez B... et voilà comment madame veuve B... a eu l'honneur de les recevoir à sa table.

Mais d'autres souvenirs se pressent en foule dans ma mémoire; cette époque de ma vie fut féconde en incidents divers, et alors surtout je commençai à connaître les jouissances vives et pures qui naissent de la sympathie excitée par un auteur dans l'âme de ses lecteurs.

S. ULLIAC TREMADEURE.

## L'AME D'UNE MÉDAILLE

### I

— Mon Dieu ! que je suis contente !

La jeune fille qui venait de dire ces mots d'une petite voix fine et joyeuse, avança la tête hors de son lit comme un oisillon au bord de son nid, et regarda la chambre où elle venait de dormir. L'aube d'un beau jour de septembre se levait, et la lumière, voilée à demi par la brume violette de l'automne, se glissait à travers les persiennes et les rideaux de perse rose; tous les détails de cette jolie chambre de jeune fille semblaient pleins de gaieté sous ce rayon matinal; c'était une main amie, sans doute, qui avait choisi le papier et les rideaux aux grandes fleurs de la même nuance, l'élégante toilette d'acajou et de marbre, le petit secrétaire, l'étagère formant bibliothèque; la même main avait posé peut-être, sur le guéridon, un nécessaire d'ivoire, et suspendu au chevet du lit un crucifix d'argent et un beau bénitier, dont la conque nacrée était portée par des anges. Tout cela était frais et charmant, et Marguerite, d'un regard semblait s'approprier ces belles choses qu'elle n'avait fait

qu'entrevoir la veille. — Que je serai bien ici ! se dit-elle encore ! Ah ! je vais dire ma prière du matin sur ce joli prie-Dieu et devant ce beau crucifix !

Elle se leva promptement, fit une courte toilette, se mit à genoux en joignant les mains; elle pria dévotement et sans jeter une fois les yeux autour d'elle, et elle venait de terminer quand on frappa discrètement à la porte :

— Entrez ! dit-elle.

Une femme de chambre d'un âge mûr se présenta, et aussitôt Marguerite courut l'embrasser en disant : — Ma bonne nourrice ! que je suis heureuse de te voir ! oh ! que papa a bien fait de me faire sortir de pension !

La nourrice, que dans la maison on appelait ordinairement madame Lenoir, rendit à sa fille de lait ses caresses, mais son visage conservait un air soucieux. Marguerite s'en aperçut : — Tu ne parais pas contente, lui dit-elle d'un ton de reproche, pas contente de me revoir; ah ! nourrice ! je ne l'aurais pas cru !

— Ne le croyez pas, ma chère petite, répondit









*Sauquet*

*Colonne et Dégain (sup. r. de la Colonne) 27, Paris*

*A. Fortier*

# Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Filles-du-Calvaire, 1.

29<sup>e</sup> année Mars 1861

Amsterdam: Deventerweg 110, de l'Église de la Vierge, 110

Ayuntamiento de Madrid

N<sup>o</sup> III

Amsterdam: Deventerweg 110, de l'Église de la Vierge, 110



madame Lenoir, votre présence dans la maison est ce qui peut me faire le plus de plaisir au monde.

— Ris donc, alors, sois contente! Vous comme nous serons tous heureux! papa, mes grandes sœurs, toi, moi, dans cette belle maison, ce sera un petit paradis sur terre! mon père est si bon! Hélène, Adrienne, sont excellentes pour moi, rien ne nous manquera, si ce n'est la gaieté, car tu as toujours l'air sombre, nourrice!

— Mon enfant, je n'ai pas dix-sept ans comme vous, je ne crois pas que tout soit roses dans la vie; il y a des croix partout....

— En vérité, dit Marguerite en riant, M. l'aumônier ne dirait pas mieux; tu es gaie comme un enterrement, mais, enfin, je t'aime telle que tu es; seulement je ne crois pas trouver beaucoup d'épines autour des roses, ou, pour dire mieux, rencontrer beaucoup de chagrins dans ma famille. — Vous verrez, dit madame Lenoir en hochant la tête.

Marguerite ne vit rien dans les premiers jours, ni dans les premières semaines de son retour à la maison paternelle. Elle y avait rapporté, fraîches encore, les premières impressions de son enfance, alors que la perte récente de sa mère remplissait tous les cœurs de deuil et de tendresse, car le malheur renouait les liens et rapprochait le père des enfants, la sœur de la sœur : on se resserrait pour moins sentir le vide. En ce temps-là, elle, la petite Marguerite, la dernière née, était l'enfant de prédilection, la tête précieuse et chérie sur laquelle se concentraient toutes les affections. Son père ne souriait qu'en la voyant; ce n'était qu'en pressant sur sa poitrine ce front aux tresses blondes que le poids de la douleur qui pesait sur lui s'allégeait quelque peu; les deux sœurs aînées, Hélène et Adrienne, se disputaient à qui aimerait le plus et soignerait le mieux la petite sœur, le dernier legs de leur mère; toujours dans ses souvenirs, Marguerite les voyait toutes deux unies pour l'aimer, assises près de son berceau, jouant avec elle ou lui donnant les premières leçons. Hélène l'habillait, Adrienne guidait dans les allées du jardin la petite calèche traînée par deux chèvres; c'était Hélène qui lui avait appris à lire, Adrienne qui avait mis ses mains sur le clavier du piano, et leur père assistait à ces scènes touchantes, le cœur ému et déjà consolé. C'était là ce dont Marguerite se souvenait, et après huit ans passés dans une maison du Sacré-Cœur, elle était revenue, croyant fermement et naïvement que rien ne serait changé, et que la chaîne des affections et des habitudes allait se renouer pour elle sans qu'un seul chaînon fût rompu. Bientôt cependant elle fit quelques observations. Son père n'était plus triste comme autrefois, mais il était soucieux et préoccupé; ses sœurs, toujours belles, n'étaient plus ni gaies ni tendres : il est vrai que de grands événements s'étaient accomplis dans l'espace de dix années. Hélène, la seconde des trois sœurs, s'était mariée, et Marguerite se souvenait confusément d'un jeune homme beau et aimable, qui, pendant son voyage de noces, était venu, accompagné d'Hélène, la voir au parloir du Sacré-Cœur, et qui la nommait *ma petite sœur*; puis, au bout de trois ans de mariage, Hélène devenue veuve, et n'ayant pas d'enfants, était revenue dans la maison paternelle, où elle avait toutefois une grande liberté et une existence à part. Adrienne gouvernait le ménage, et il semblait à Marguerite, en rappelant

le ban et l'arrière-ban de ses souvenirs, que si la maison avait beaucoup gagné en magnificence, en confort, si le service intérieur était fait par des gens mieux stylés et de meilleur air que les humbles domestiques d'autrefois, en revanche, la paix, le contentement, l'union avait fui à tire-d'aile. Était-ce le temps, était-ce la richesse qui avait produit ces changements? tous les deux en étaient bien capables!

Six semaines après son retour, madame Lenoir trouva Marguerite assise dans sa chambre et pleurant. Que s'était-il passé? La chambre était toujours aussi belle, on y avait même ajouté une charmante table à ouvrage, et, en dehors de la fenêtre, une jardinière remplie de fleurs d'automne; mais ces lieux dont l'aspect riant avait apparu aux yeux de la jeune fille comme une promesse de bonheur, étaient insuffisants à la consoler désormais : — Mon enfant, ma chère petite, lui dit la nourrice avec inquiétude, qu'avez-vous? pourquoi pleurez-vous ainsi? — Je ne puis m'en empêcher, répondit la pauvre enfant, je suis si triste au fond de l'âme! ah! nourrice, vous aviez raison, j'ai trouvé plus d'épines que de roses!

La nourrice soupira, et, après quelques instants de silence, elle répondit : — Je le craignais, vous n'êtes plus contente. — Comment pourrais-je l'être? papa est triste, et je vois bien qu'il a de grandes peines, et mes deux sœurs! — Eh bien! — Vous le savez, nourrice, elles ne s'accordent pas, elles semblent vivre dans une hostilité continuelle; tout ce qui plaît à Hélène contrarie Adrienne; Hélène à son tour blâme sa sœur, et aujourd'hui, oh! elles ont eu en ma présence une discussion si aigre et si piquante, que ce seul souvenir suffit à me navrer. J'ai voulu intervenir, toutes deux m'ont repoussée avec un égal dédain; elles ne m'aiment plus et ne s'aiment plus elles-mêmes....

Madame Lenoir aurait pu répondre que c'est là l'effet ordinaire des mauvaises passions; on ne sait plus aimer quand on a trop haï. Elle ne dit rien et soupira. — Pourquoi ce changement? demanda Marguerite. — Qui peut le savoir, ma chère petite? je ne sais qu'une chose, c'est que depuis le mariage de mademoiselle Hélène, leur amitié a été troublée, et qu'elles n'ont plus vécu ensemble comme auparavant. — C'est là ce qui rend mon père soucieux? — Cela, mon enfant, et autre chose... Ne remarquez-vous pas la grande dépense que l'on fait dans la maison? — En effet, tout est plus riche et plus beau qu'autrefois. — La fortune de monsieur ne s'est pas augmentée, cependant. Mais madame Hélène, qui a un beau douaire, aime la dépense, et mademoiselle Adrienne ne veut pas rester en arrière. — Quelle folie! dit Marguerite en riant avec simplicité, pourquoi cette émulation? — Si ce n'était qu'une folie, ajouta la nourrice, on s'en contenterait, mais je crains que ce ne soit un grand malheur. Vous verrez, ma pauvre enfant! — Hélas! j'ai assez vu! ajouta Marguerite tristement! On était si paisible au Sacré-Cœur!

## II

Madame Lenoir et Marguerite voyaient, en effet, les résultats, mais elles n'avaient pas pénétré les causes; elles ne savaient pas qu'Adrienne, après avoir obstinément refusé tous les partis qui s'étaient présentés, tout à coup, à l'âge de trente ans, avait été



prise au cœur d'un regret amer en voyant le mariage heureux d'Hélène. L'orgueil froissé enfanta la jalousie, l'envie, le dénigrement, et cette sœur, qu'elle avait aimée jusqu'alors, devint soudain une rivale dont le bonheur lui ôta tout repos. La vieille fille enviait la jeune femme, et ne pouvant lutter avec elle ni de beauté, ni de jeunesse, ni de bonheur, elle voulut l'égalar au moins dans l'élégance et la splendeur de la vie matérielle; car le mari d'Hélène avait entouré sa jeune compagne de ce luxe délicat qui est un besoin de notre siècle. M. Raimbault, le père des trois sœurs, se prêta aux vœux de sa fille aînée, et consentit à changer les habitudes nobles et graves de son modeste intérieur. Il sacrifia même à ces désirs vaniteux les traditions de sa famille, il livra sa fortune aux chances de l'agiotage, augmentant les revenus en risquant le capital, afin de satisfaire une enfant qu'il aimait avec faiblesse, avec un dévouement aveugle. Quand ses amis s'inquiétaient et le blâmaient, il leur disait : — Ne m'a-t-elle pas consacré sa jeunesse? N'est-ce pas pour moi qu'elle a renoncé au mariage? Ne dois-je pas faire quelque chose pour la satisfaire?

Le veuvage d'Hélène ne changea rien à cet état de choses. La jeune femme revint chez son père, et quand la douleur se fut transformée en mélancolie, elle reprit peu à peu ses habitudes mondaines; la société de son mari se réunit chez elle, elle donna quelques fêtes intimes, et ses succès, son élégance naturelle et acquise, enfoncèrent de nouveaux aiguillons dans le cœur d'Adrienne. Leurs rapports habituels étaient arides, et quelquefois troublés comme l'est le calme du désert, par des tourbillons impétueux et des tempêtes mortelles qui frappaient tout ce qui restait de sentiments affectueux au fond de leurs cœurs.

Marguerite avait vu une de ces scènes; bientôt elle en vit une autre qui jeta de tristes lueurs sur la position de sa famille. Elle dessinait dans le cabinet de son père; celui-ci semblait absorbé dans un calcul qu'il avait recommencé à diverses fois avec un air d'impatience et de tristesse; Marguerite n'osait parler, lorsqu'Adrienne entra. Sa jeune sœur lui fit un signe de tête souriant et amical, Adrienne n'y prit pas garde. Quoiqu'elle fût arrivée à l'âge de trente-cinq ans, elle était encore belle, mais une expression peu aimable gâtait les lignes de ce joli visage, et le regard de ses yeux bleus n'avait rien de doux ni de bienveillant. M. Raimbault recula ses papiers, et avec l'air de politesse et de déférence qu'il avait toujours en s'adressant à sa fille aînée, il lui dit : — Tu as besoin de moi, chère Adrienne? — Oui, mon père, je désirais causer avec vous. — Suis-je de trop? demanda Marguerite en souriant. — Oh non! je ne dis rien qu'on ne puisse entendre, dit Adrienne avec une certaine aigreur. Reste, petite.

Marguerite se rassit, le cœur serré, et Adrienne s'installa près de leur père. — Voici, dit-elle, en lui donnant un petit registre, le relevé de nos dépenses du mois....

M. Raimbault feuilleta le livre, et dit d'un air soucieux : — C'est un total fort élevé, Adrienne! — Eh! mon père, pouvons-nous faire moins! je ne pense pas qu'il y ait là une dépense qui ne soit indispensable à notre position. Encore sommes-nous moins élégants, moins bien servis qu'Hélène. Le dernier di-

ner qu'elle nous a donné était si beau, que je n'oserais plus l'inviter, ainsi que nos amis communs, sans faire quelques acquisitions... — Indispensables aussi, ma fille? demanda M. Raimbault. — Mais oui, vraiment, mon père; d'ailleurs, convenons entre nous qu'Hélène, depuis son mariage, a toujours cherché à nous éclipser... c'est une faiblesse... — Qui nous entraîne fatalement à sa suite, interrompit encore le père. Savez-vous, Adrienne, si ma fortune suffit à tant de dépenses? — Mon père... — Pour vous satisfaire, je me suis engagé dans des spéculations périlleuses, savez-vous si elles répondent à mon attente? — Mon père, j'ignorais... — Je vous parle ainsi pour la première fois, ma chère Adrienne, parce qu'il le faut, parce que la nécessité m'y contraint, mon enfant; j'aurais voulu vous voir heureuse selon vos goûts, fût-ce même en vous sacrifiant les miens, mais je crains que l'avenir ne nous garde de pénibles déceptions. C'est pour vous que je les redoute, mes pauvres enfants!

Marguerite s'était approchée, elle prit la main de son père et la baisa en disant, de sa voix enfantine : — Papa, ne crains rien! Adrienne était devenue pensive; elle dit enfin, d'un ton triste et froid : — Suis-je cause de cela? — Je ne le dis pas, ma fille, répondit son pauvre père, je t'avertis seulement, afin que pendant quelque temps tu ménages nos ressources... Je m'en rapporte à toi, du reste, ma bonne Adrienne, et je te laisse avec cette enfant que j'ai affligée; console-là, tu es presque sa mère!

M. Raimbault sortit, et les deux sœurs demeurèrent seules; mais Adrienne ne s'occupa guère de Marguerite, elle semblait poursuivie par une seule pensée, qu'elle exprima enfin à haute voix : — Hélène conservera sa fortune et sa position, elle a toujours été plus heureuse que moi!

### III

Adrienne se trompait : la fortune d'Hélène, placée de la même façon que celle de son père, périt dans le même naufrage. Une faillite, un procès suffirent pour anéantir tout ce que M. Raimbault et sa fille avaient possédé, et, un an environ après le retour de Marguerite, le malheureux père habitait avec ses trois filles une pauvre maison dans une petite ville voisine de celle où si longtemps il avait tenu le premier rang. Il ne devait rien et il ne possédait rien, sauf une faible somme que la vente de son mobilier lui avait procurée, et, malade de corps et d'esprit, il ne pouvait s'occuper d'aucun travail utile, d'aucune affaire lucrative. Marguerite le soignait et s'occupait de lui exclusivement; les deux sœurs aînées, réunies par l'infortune, essayaient, tâche difficile, de gagner un peu d'argent. Hélène était bonne musicienne; jadis son talent lui avait valu bien des félicitations : elle chercha des leçons et en trouva quelques-unes qui lui procurèrent un médiocre salaire pour un rude labeur. Adrienne, elle, se renfermait dans sa chambre comme dans une forteresse, dont l'entrée était interdite aux autres membres de la famille, et là, elle travaillait, ostensiblement, à quelques délicates broderies que madame Lenoir allait vendre, et, secrètement, à quelques travaux littéraires dont elle attendait beaucoup, car jadis on vantait son instruction, on citait ses petits billets, et une élégie qu'elle avait



écrite s'était vu insérée dans le journal du département. Pour Marguerite, on n'attendait rien d'elle; son extrême jeunesse, ses talents à peine ébauchés, une insurmontable timidité, ne permettaient pas qu'on fondât quelque espoir sur son travail; elle soignait son père, dirigeait l'indigent ménage, et, par ses soins intelligents, elle donnait à tous un certain bien-être, elle répandait autour d'elle une certaine élégance dont madame Lenoir, livrée à elle-même, n'eût jamais deviné les industrieux secrets.

Les premiers mois s'écoulèrent assez paisiblement, grâce à ce calme de mort qui succède aux grandes commotions morales. Adrienne et Hélène étaient soutenues, d'ailleurs, par une grande fierté; la pauvreté à la sienne, par une sorte d'exaltation; le travail en donne souvent. Toutes deux se flattaient de réparer leurs propres torts et ceux de la fortune; toutes deux embrassaient avec amour le labeur qui devait sauver et nourrir leur famille, et jusque dans cet excès d'infortune, toutes deux étaient encore rivales. Mais lorsque Hélène s'aperçut que le nombre de ses leçons n'augmentait pas, lorsqu'elle eut subi les caprices des enfants, les dédains mal déguisés de quelques mères, son courage fléchit, et elle n'eut plus que tout juste assez de force pour soutenir la tâche journalière. Lorsque Adrienne vit la stérilité des travaux littéraires, lorsqu'elle se fût assurée que le plus chétif volume, *ad usum delphini*, demande une longue éducation préliminaire et des études sérieuses, lorsque l'éditeur auquel elle avait adressé un volume de nouvelles pour l'enfance, le lui eut sèchement renvoyé, en prétextant l'encombrement de son portefeuille, un profond découragement la saisit, elle pleura en secret, dans le silence de la nuit, sur le chevet solitaire; elle pleura avec amertume, et, brisant sa plume, elle se borna à faire quelques petits ouvrages d'aiguille que madame Lenoir plaçait à grand-peine. Abattues, l'âme inondée de fiel, les deux sœurs vivaient dans un froid silence qu'interrompaient souvent de cruels reproches. Hélène se plaignait d'être seule à porter le poids du jour et de la chaleur; elle avait souffert au dehors de la maison, elle était rude, au dedans; Adrienne répondait en rappelant le passé, en rêvant d'anciennes querelles, et elles se séparaient plus malheureuses et plus désunies que jamais.

#### IV

Un soir d'été, Hélène revenait à la maison plus tôt que de coutume, elle s'arrêta, surprise, en entendant sortir de la salle basse un murmure de voix enfantines qui semblaient répéter une prière ou une leçon. Elle entr'ouvrit doucement la porte, et vit une douzaine de petits enfants, assis sur des tabourets, et répétant en chœur, d'une voix hésitante, les lettres de l'alphabet que Marguerite avait tracées sur une grande ardoise. La jeune maîtresse et ses petites élèves étaient si gravement occupées, qu'elles ne virent rien. Hélène interrogea madame Lenoir : — C'est mademoiselle Marguerite qui a eu cette idée-là? répondit-elle fièrement. Elle veut faire une école gardienne pour les petits enfants riches, qui sont souvent livrés aux domestiques. Ce sera bien utile pour eux, et pour nous, cela nous fera vivre.... Voyez, elle a la petite fille de l'épicier, celle du boulanger;

les deux blondins, ce sont les jumeaux du pharmacien; la petite monitrice, comme dit mademoiselle, c'est la fille du notaire... La semaine prochaine il en viendra davantage. C'est une bonne tête que ma Marguerite, quoiqu'elle soit timide comme une biche...

— Tu te livres donc à l'éducation, petite sœur? demanda Hélène pendant le souper, en s'adressant à Marguerite d'un ton plus amical qu'à l'ordinaire. — Avec la permission de M. le maire, répondit la jeune fille en riant. J'avais communiqué mon projet à papa, il a écrit au maire, qu'il a connu autrefois, et dont la femme me procure des élèves. Si je réussis, je prendrai un brevet... — Vous ne nous aviez pas fait l'honneur de nous confier votre projet, dit Adrienne d'un air mécontent. — Vous êtes si occupées, mes sœurs... vous travaillez tant pour le bien de la famille, j'ai voulu essayer de vous soulager un peu... mon père m'approuvait....

Le modeste projet de Marguerite réussit; les petites élèves arrivèrent en foule, et bientôt elle dut disposer, pour les recevoir, une salle entourée de gradins, et meublée de tableaux et de cartes. Elle donnait des leçons simples, enfantines peut-être, mais qui parlaient aux petits cœurs, aux petites intelligences des enfants, et leur faisaient aimer Dieu, leurs parents et leurs amis. Elle les soignait, elle jouait avec eux, et leur rendait des soins maternels avec l'aimable simplicité de son caractère, aussi les mères appréciaient-elles cette humble école où leurs enfants apprenaient le bien. Mais Marguerite désirait mieux encore. Un jour elle vit Hélène plus fatiguée que de coutume, et qui lui confiait ses peines et les difficultés de sa position : — Il est dur de courir le cachet, disait-elle, de tant se fatiguer et de tant souffrir pour un si mince salaire. — Il est vrai. — Tu es plus heureuse que moi, petite sœur, au moins tu régnes et tu gouvernes dans ton école de marmots. — J'ai les soucis du pouvoir, répondit Marguerite en souriant, j'ai de l'ambition; mes enfants sont bien sages, mais ils ne sont guère instruits. Je voudrais ajouter quelque chose aux études, ne fût-ce qu'un cours de chant.... — Qu'à cela ne tienne! dit Hélène avec vivacité, je suis à tes ordres. — J'accepte.

Ce cours de chant, habilement professé, acquit une nouvelle réputation à l'école gardienne de Marguerite. Adrienne elle-même parut frappée des résultats, et on la voyait souvent pensive.

Un jour elle vint trouver Marguerite, et lui dit : — Hélène fait un cours de chant, si je t'offrais d'enseigner un peu d'histoire et de géographie à tes enfants, accepterais-tu?

Marguerite lui sauta au cou.

Des années se sont écoulées. L'école gardienne des trois sœurs s'est changée en un brillant pensionnat, qui assure l'avenir de la famille. M. Raimbault acheva paisiblement sa vie au milieu de ses enfants, et ne regretta pas les jours de son opulence, car le travail en commun a réuni les cœurs, et Marguerite, comme autrefois, est chérie par ses sœurs, qui s'aiment ains qu'elles s'étaient aimées au temps de leur jeunesse.

Leur vieux professeur d'écriture, grand amateur de numismatique, leur apporta un jour une médaille qu'il venait d'acheter. Elle représentait les emblèmes des Provinces-Unies, et portait au revers le faisceau de fleches qu'aucune force ne peut rompre. Cette



médaille avait pour *âme*, ou devise, ces mots : *Les petites choses croissent par la concorde*. — C'est la devise des Provinces-Unies, dit le vieillard. — Et la nôtre, ajouta Adrienne. — Les Hollandais, reprit le professeur en contemplant sa médaille à la loupe,

les Hollandais ajoutaient à leur devise : *Et les grandes choses se détruisent par la discorde*.

Adrienne rougit, et ses sœurs lui serrèrent la main en l'embrassant.

M<sup>me</sup> BOURDON.

---

## CE QUE VAUT UNE GRAND'MÈRE

---

Petit enfant chéri, doux ange au cœur de miel,  
Toi qui souris à tous comme on sourit au ciel;  
Tu rends chaque regard à ton regard semblable,  
Car, dès qu'on t'aperçoit, chacun devient aimable.

Ma vieillesse, pour toi, n'a point d'austérité,  
Et tu me tends les bras avec grâce et gaieté,  
A moi, qui vois partout, et sur chaque visage,  
Le froid éloignement qu'excite mon vieil âge.

Mais ta douce amitié suffit à ma raison;  
La paix est dans ton cœur, le calme est dans ma tête;  
Nous échappons tous deux à l'humaine tempête,  
Et nos tranquilles jours ont un pur horizon.

Suis donc l'heureux instinct qui près de moi t'amène;  
De ce monde et du ciel nos ans forment la chaîne;  
Mes soirs encor brillants, éclairant ton matin,  
Sauront guider tes pas vers l'éternel destin.

Et tous deux animés par l'angélique flamme,  
Dans des corps si divers nous aurons la même âme;  
Je t'enseignerai Dieu, la vertu, le savoir,  
Tu me rajeuniras de candeur et d'espoir.

M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> H. WRONSKI,  
des académies de Turin, Montpellier, etc.

---

## LA VACHE

---

Nous avions sur le pont, durant ce long voyage,  
Une vache au flanc roux, qui, de son pur laitage,  
Abreuvait une femme et deux frères jumeaux,  
Bercés dans un hamac par le rouslis des eaux.  
Du vaste azur des mers partout environnée,  
Elle voguait, pensive, inquiète, étonnée.  
Morne, elle regrettait, sur le plancher mouvant,  
La terre qui jamais n'ondule sous le vent,  
Les doux côteaux, le mont chargé de verts ombrages,  
Et, baignés de ruisseaux, les heureux pâturages...



Après quarante jours de deuil silencieux,  
D'une clameur sonore elle frappa les cieux,  
Tressaillit, dilata son épaisse narine,  
Et respira le vent de toute sa poitrine.  
Les matelots soudain gravirent au hunier.  
— Que voit-on de là-haut? cria le timonnier.  
— Rien! lui répondit-on; pas de côte entrevue!  
Qu'importe à l'instinct sûr qui devance la vue?  
O terre encor lointaine! en son pressentiment,  
• Elle te saluait de ce mugissement.

JOSEPH AUTRAN.  
(Poèmes de la Mer)

## PETITE HISTOIRE DE LA CIVILITÉ

La courtoisie est sœur de la charité.  
SAINT FRANÇOIS D'ASSISES.

L'épigramme que nous avons choisie dit vrai; un certain sentiment de politesse dut exister dès le commencement du monde parmi les justes qui s'efforçaient de témoigner à leurs frères la charité dont ils étaient animés. La bienveillance, le support mutuel, le respect de la vieillesse et de l'enfance, l'abnégation qui fait que, dans les petites choses même, on préfère les autres à soi, furent les fondements de cette politesse, car au temps où Adam bêchait, où Ève filait, il ne pouvait être question ni d'étiquette, ni de formules de civilité.

Dès les premières pages de la Genèse, on voit, dans le peuple que Dieu a choisi, une douceur et une élégance de mœurs qui prennent leur origine dans la pureté de l'âme. Abraham parle à Sara avec déférence, comme à sa compagne et non à son esclave. Il dit à Loth : « Je vous prie, qu'il n'y ait point de débat entre nous, car nous sommes frères! » Et, par son langage bienveillant, il étouffe une querelle naissante. Trois étrangers paraissent au seuil de sa tente, il s'incline, et dit : « Ne passez point au delà de votre serviteur, si j'ai trouvé grâce devant vous. J'apporterai un peu d'eau et je laverai vos pieds, et vous vous reposerez sous cet arbre. J'apporterai du pain pour fortifier votre cœur, puis vous irez plus loin.

Il accomplit les rites de l'hospitalité jusqu'au moment où, dans les trois étrangers, il reconnaît les anges du Seigneur.

Quand le serviteur d'Abraham se rendit en Mésopotamie pour y chercher une épouse à Isaac, une jeune fille pleine de pudeur, vierge très-belle, se présenta devant lui à la fontaine; il la pria de lui donner à boire, et aussitôt, inclinant son vase, elle dit : « Buvez, mon Seigneur, » et lorsqu'il eut bu, elle ajouta « Je puiserai de l'eau pour vos chameaux jusqu'à ce qu'ils aient tous bu. » C'est là la politesse des anciens âges, née de la vertu, du sentiment humain, de la

sympathie pour l'étranger, de même que la pudeur, qui inspira à Rebecca de baisser son voile à la vue d'Isaac, serait approuvée encore par la délicatesse de nos jours.

Les exemples de cette politesse antique sont nombreux dans la Genèse : la réconciliation d'Esau et de Jacob, l'accueil que fait Joseph à ses coupables frères, le pardon qu'il leur accorde, les paroles du vieux Jacob à Pharaon, toutes ces scènes touchantes sont empreintes d'une mesure, d'une sagesse et d'une douceur qui sont la marque de cette civilisation réglée par Dieu même. Rien n'y est contraint ni affecté; le langage est court, poli, naturel, les actions justes et bienveillantes. Quand le peuple hébreu fut devenu, selon la promesse faite à Abraham, nombreux comme les étoiles, le Seigneur lui dicta des lois et des ordonnances; parmi ces préceptes, souvent sévères, se trouvent des recommandations pleines de douceur : « Levez-vous devant celui qui a les cheveux blancs, honorez la personne du vieillard, et craignez le Seigneur votre Dieu... Quand vous aurez vendangé votre vigne, vous ne cueillerez pas les raisins qui restent, mais vous les laisserez pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve. Souvenez-vous que vous avez été esclave en Égypte; c'est pourquoi je vous fais ce commandement (1). »

C'était là le code de la politesse des Hébreux : le respect pour les vieillards, les droits de l'hospitalité, ceux de la faiblesse, et la charité pour toutes les créatures. Ils y dérogeaient maintes fois, il est vrai, dans le cours de leur histoire, alors que, cruels et légers, ils oubliaient leur Dieu et faisaient alliance avec les nations étrangères. Ils empruntèrent dans la suite, à ces peuples de l'Orient, les marques de respect extérieur dont ceux-ci étaient prodigues : le titre du Seigneur, les prosternations, les offres de service exagérées; mais, dans certaines histoires de la sainte Écriture, au livre de Ruth, de Tobie, dans le discours d'Abi-

(1) Deutéronome.



gaïl, dans les paroles de Judith, on peut trouver des exemples de la manière simple et cordiale dont les vrais Israélites usaient entre eux. Dans le livre d'Esther on voit un tableau de l'étiquette orientale : Nul ne peut se présenter devant Assuérus sans y être appelé; le téméraire est aussitôt mis à mort, à moins que le roi ne lui tende son sceptre, comme un gage de clémence. Esther se revêt de ses habits royaux, et, pour implorer la grâce de son peuple, elle brave la colère de son époux, mais « elle plut à ses yeux, et il étendit vers elle le sceptre d'or qu'il avait à la main. Esther s'approchant, baisa le bout du sceptre. »

Les livres sapientiaux sont remplis de conseils de piété et de prudence qui sont souvent des conseils de politesse. Le sage recommande l'humilité; or, que veut la politesse? sinon qu'on semble se croire au-dessous des autres. « Ne vous enorgueillissez pas en présence du roi, ne prenez pas votre place devant les grands, car il vaut mieux qu'on vous dise : « Montez ici, que d'être humilié devant le prince. » — Conseil que Jésus-Christ répéta aussi à ses disciples. Plus loin : — « Une douce parole apaise la colère, une parole dure provoque la fureur. — Mon fils, ne mêle point de reproches au bien que tu fais, et n'unis jamais à tes dons des paroles dures et amères. Ne reprends pas ton prochain lorsqu'il boit en un festin, et ne le méprise pas lorsqu'il se réjouit. Écoute en silence, et ta réserve sera de la bonne grâce. Jeune homme, parle à peine dans ta cause. Si tu as été interrogé deux fois, réponds ce qu'il faut en peu de mots. »

On le voit, les préceptes du savoir-vivre des Hébreux se résolvaient en maximes d'une morale qui était l'aube de l'Évangile. Prudence et charité semblaient les fondements de leur conduite à l'égard des autres. Quant aux cérémonies extérieures, ils empruntèrent beaucoup aux Mèdes, aux Perses, à ces peuples de l'Orient dont ils furent tour à tour les amis et les tributaires. Notre-Seigneur, dans son Évangile, en enseignant aux hommes la dilection mutuelle leur enseigne aussi les égards qui rendent la société plus douce. Lui-même, osons le dire, fut un modèle de la politesse qu'il recommandait aux siens. Citons un pieux auteur :

« Un habitant d'une ville vient le visiter dans l'obscurité de la nuit; il semblait rougir de lui rendre l'hommage dû à sa doctrine. Sa timidité ne rebute pas Jésus-Christ, et, comme cet homme pusillanime avait un cœur droit, il l'accueille, converse avec lui, l'instruit, le reçoit pour disciple. — On l'appelle pour un domestique moribond; il y va. Pour engager Jésus à faire cette visite dans la maison d'un militaire, quelques-uns des plus recommandables des juifs qui l'en priaient lui exposèrent que cet officier était bien affectionné à leur nation, qu'il avait construit une synagogue, et Jésus-Christ se rendit à ces motifs honnêtes, tirés de l'amour de la patrie. — Après avoir guéri le serviteur mourant d'un officier, il ressuscita et rendit à une veuve désolée un fils chéri, sans qu'on l'en priât, touché qu'il était des larmes de la mère. Il l'aborde de lui-même, et, d'un air qui promet un miracle : « Cessez, lui dit-il avec une douceur pleine de grâce, cessez de verser des larmes; » et il fait en même temps passer l'enfant du cercueil dans les bras maternels. — Un homme de loi, d'un ton fier et chicaneur, lui adresse cette demande :

Quel est mon prochain? Jésus-Christ satisfait à sa question avec une douce tranquillité. — Si des enfants veulent s'approcher de lui, dans le désir de le voir et peut-être aussi de lui baiser la main, il leur fait donner place par ses disciples, qui les repoussaient d'abord; il les appelle à lui et les caresse. — S'il va dans la maison d'un mort, où tout est en larmes il pleure lui-même. — S'il va chez un nouveau marié, où tout est dans la joie des noces, il fait un miracle pour accroître l'allégresse; et notez que le changement de l'eau en un vin de prix fut son premier miracle. Il épargna ainsi au maître du logis la mortification de manquer de vin dans un banquet solennel, où l'abondance doit être jointe à la délicatesse. — Un jour la foule se pressait si fort autour de lui pour l'entendre qu'il en était comme écrasé. Au près du rivage se trouvait un bateau; il aurait bien pu y monter de suite et parler de là au peuple rassemblé sur la rive, mais il voulut auparavant en avoir l'agrément du patron, qui était pêcheur. Il lui demanda avec civilité sa permission et son aide; puis, en récompense, il lui dit de lancer ses filets à l'eau, et, quoique cet homme n'eût pas pris un seul poisson de toute la nuit précédente, il en ramena de très-beaux, et en si grand nombre, que deux barques furent remplies.

Que ces traits sont touchants et combien la charité divine ajoute de grâce au langage et aux actes de Jésus!

Ses disciples l'ont imité; les lettres de saint Paul, ces admirables épîtres que chaque jour l'Eglise lit au saint Autel, sont des modèles achevés de grâce, de souvenir affectueux, de bienséance sérieuse et tendre.

« Saluez, dit-il, Prisque et Aquila, qui ont travaillé avec moi pour le service de Jésus-Christ; saluez mon cher Éprénète; saluez Amplias, que j'aime tendrement en Notre-Seigneur; saluez notre chère Perside, qui a beaucoup travaillé pour le service du Seigneur.... » — Les lettres sont remplies de ces témoignages de tendresse et de reconnaissance; est-il réponse plus délicate et plus aimable que celle qu'il fit au roi Agrippa qui lui disait : « Pen s'en faut que vous ne me persuadiez de me faire chrétien. » Et Paul : « Plût à Dieu que, non-seulement il s'en fallût peu, mais encore que vous deveniez ce que je suis, à la réserve de ces chaînes ! Les mêmes remarques s'appliquent aux épîtres de saint Pierre.

Les mœurs des premiers chrétiens, quel que fût le pays auquel ils appartenaient, furent empreintes de cette modestie simple et de cette douceur cordiale dont leur maître avait donné l'exemple; la gravité de leurs manières, leur éloignement pour les bouffonneries païennes, les ont souvent désignés aux regards délateurs.

Nous nous sommes étendus sur cette véritable politesse, née de la charité, que les amis de Dieu seul peuvent posséder; il est temps de parler de la politesse chez les nations païennes de l'antiquité; nous nous bornerons aux Grecs et aux Romains; la bienveillance entre les hommes est un sentiment si doux, si désirable, que toutes les sociétés ont cherché à en posséder au moins le simulacre; elles ont inventé le cérémonial, la civilité, pour remplacer l'amour fraternel qui n'existait pas.

Les chefs grecs rassemblés devant Troie ne sem-



blent pas avoir eu l'urbanité qui, plus tard, a distingué la Grèce; ils avaient l'éloquence et la valeur, mais leurs discours étaient souvent bouffis d'orgueil et assaisonnés d'injures; leur valeur ressemblait à de la férocité. Le sentiment humain existait en eux, témoin l'attendrissement d'Achille devant les larmes de Priam, la tendresse d'Ajaj pour son frère, les qualités de fils, d'époux, de père, de citoyen qui brillent en Hector, mais la vie sociale n'a pas adouci leur humeur, ni tempéré la rudesse sauvage de leurs manières. Plus tard, l'*atticisme* grec passa en proverbe, ainsi que l'*urbanité* romaine; cependant, comme les Grecs vivaient en république, que l'égalité entre les hommes libres était reconnue, aucune marque servile ne se mêlait à leur politesse, aussi éloignée de la grossièreté de leurs ancêtres que de l'avisement qui régnait en Orient. Socrate leur disait les vérités les plus dures à l'aide de tours ingénieux; les écrits de Xénophon ont un tour simple et noble qui semble l'idéal de la politesse virile; les femmes vivaient retirées dans le gynécée, parmi leurs enfants et leurs esclaves, les hommes se voyaient sur la place publique, au temple, chez les philosophes et dans de sobres banquets. On blâmait, dans la bonne compagnie d'Athènes, une démarche trop prompte, un ton brusque, sentencieux, un son de voix élevé; on aimait la plaisanterie, mais fine et légère, un langage facile et qui ne fût pas celui d'un grammairien. Les Spartiates ne se piquaient pas de courtoisie, mais on connaît leur respect pour la vieillesse. Un des beaux types du génie grec, Alexandre, semble avoir puisé dans son cœur la grâce qui vient de la charité, alors qu'il accueille en frère la famille de Darius, qu'il porte auprès du feu un vétéran fatigué, et qu'il

répand l'eau qu'il ne pouvait partager avec tous ses compagnons.

La politesse des Romains était plus brève et plus sérieuse encore que celle des Grecs. Dans les premiers temps de Rome les bandes grossières, rassemblées par Romulus, vécurent longtemps avec une rudesse rustique, et la probité, la sobriété, le courage, tinrent lieu de toutes les vertus. La puissance, l'étude, le commerce des Grecs façonnèrent peu à peu les vainqueurs du monde, et l'urbanité naquit avec le luxe que la Rome des rois et des consuls avait ignoré. Cependant, jusqu'aux derniers jours de l'empire, la politesse garda quelque chose de fier, les compléments furent brefs, les cérémonies graves. Un citoyen qui voulait en honorer un autre se levait en sa présence, se découvrait, lui donnait la droite; c'était une marque de grand respect de baiser la main de celui qu'on saluait. Pendant les repas, on buvait des santés en se saluant, et, comme on ne parvenait aux charges que par le suffrage du peuple, les sénateurs, les chevaliers, les triomphateurs, conservaient avec les hommes du peuple la politesse grave et décente qu'ils pratiquaient avec leurs égaux. César, Cicéron, Pline, Sénèque, furent des modèles de l'urbanité romaine. Les mœurs perdirent leur dignité à mesure que l'empire perdit sa puissance; à côté des extravagances des empereurs, on vit la bassesse des clients, l'orgueil des riches, l'outrecuidance des affranchis; Rome alors avait emprunté aux nations de l'Orient et leur cérémonial compliqué et leurs serviles adulations.

Les Barbares arrivèrent, l'antique civilisation tomba; un seul fanal resta debout, ce fut le christianisme, autour duquel se rallièrent peu à peu les sociétés nouvelles.

XXX

## REVUE MUSICALE

Nous remplaçons, ce mois-ci, la série d'études musicales par une autre série non moins importante, celle de la musique d'ensemble : musique classique pour piano et violon, et ensuite pour piano, violon et violoncelle. Dans cette collection se trouvent les plus remarquables sonates de Beethoven, Haydn, Mozart, Hummel, arrangées en duos et en trios; de même que les belles pages de Pixis, sur des motifs d'opéras.

Les duos pour piano et violon de Hermann et Mulder, ainsi que ceux de Leduc et Louis, sont, comme musique moderne, des œuvres tout à fait supérieures.

Les magnifiques sonates de Mozart et de Dussek, à quatre mains, les quintettes de Mozart, arrangés également pour piano à quatre mains par Huglmann, sont autant de chefs-d'œuvre que nous enregistrons ce mois-ci.

Pour piano seul, et comme musique *très-difficile*, il faut en première ligne citer les ravissants nocturnes de Chopin, ses ballades, ses impromptus, ses célèbres mazurkas, qu'il est impossible d'entendre sans éprouver une profonde sympathie pour ce génie moissonné dans toute sa fleur.

Les compositions de Nollet, Osborne, Ketterer et Man-

sour, *beaucoup moins difficiles*, sont aussi des ouvrages sérieux et d'un mérite incontestable.

Il faut encore mentionner, parmi les morceaux du genre *moyenne-force*, les nouvelles publications de Brisson, intitulées : *Villanella, la Folle* (de Grisar), *Valse des Rêves* et *Saltarella*, qui viennent de valoir à l'auteur de nouveaux succès dans le concert qu'il a donné ce mois-ci, et où il a pu faire apprécier, une fois de plus, son double talent de pianiste et de compositeur.

A cela nous ajoutons une collection excessivement variée de jolis morceaux *faciles et très-faciles*, pour les commençants, ainsi qu'une grande quantité de danses dues aux auteurs les plus connus.

Une composition large, grandiose et du plus bel effet pour la voix, intitulée : *Hymne à l'Harmonie*, par E. Hocmelle, plusieurs mélodies d'Ad. Nibelle, un nombre de celles on remarquera : *Rêve d'Enfant, le Rouet*, et la *Chanson de l'Hirondelle*, comme des œuvres d'un goût exquis; *Enfant et Fleur*, de Saint-Arod, auteur d'un talent hors ligne, qui a composé des messes fort belles; et enfin, le *Portrait de Grand-Mère*, une bluette d'Alfred Joly,



maître de chapelle de l'empereur de Russie, complètent notre catalogue du mois d'avril.

**Avis.** — Pour éviter les erreurs, et faciliter aux abonnés le choix de la musique selon le plus ou moins de force de l'exécutant, nous avons classé en *trois degrés* la musique de piano, *moyenne force*, comme étant celle qui se demande le plus. Le premier degré est le *plus facile*; le deuxième un peu *moins facile* que le premier, et le troisième est *plus difficile* que les deux autres. — Il ne faut pas perdre de vue que ces *trois degrés* ne sont pas de la *moyenne force*.

Une autre observation que nous soumettons aux abon-

nés, c'est qu'il peut se faire que quelques morceaux annoncés dans nos catalogues ne soient pas encore imprimés, tel est celui intitulé : *J'ai du bon tabac*, dont les planches sont encore à la gravure. Sans doute, le nombre en est très-petit, relativement à la quantité d'ouvrages contenus dans nos catalogues, et ce ne serait que par erreur que ces morceaux s'y trouveraient insérés.

Nous prions donc les personnes qui auraient fait choix d'un de ces morceaux, qui se trouvent encore sous presse, de vouloir bien en désigner un autre, si elles ne peuvent attendre le moment de leur publication.

M. L.

**L'Hiver et le Printemps. — La Circassienne. —  
Madame Grégoire.**

Il tombe une pluie froide, le vent souffle avec violence, les arbres se heurtent en gémissant, et l'on entend au loin rouler sur les toits des maisons des débris de cheminées balayés par la tempête. Un vieil homme au teint pâle, au visage sinistre, appuyé contre un marronnier du cimetière de l'Est, semble attendre avec impatience que l'ouragan lui permette de continuer son chemin.

Passé un jeune homme dont le visage frais, l'air dispos, le menton imberbe, contrastent singulièrement avec la physionomie sombre du vieillard. Il supporte gaïement les torrents d'eau qui ruissellent sur son habit, et siffle une petite mélodie champêtre qui rappelle le chant du merle.

« Votre parapluie va s'envoler, bonhomme, aussi haut que les feuilles de ces arbres funéraires, si vous ne cherchez un abri, dit le nouveau venu à l'étranger; vous paraîsez pauvre et malade; moi, je suis riche et bien portant; permettez-moi de vous offrir d'abord un peu de ma gaieté, ensuite la moitié de ma bourse.

— Gardez votre gaieté et votre bourse, mon jeune ami, répondit le vieillard, je ne suis ni si pauvre ni si malade que j'en ai l'air; la différence qui existe entre nous n'est pas née de la fortune. Vous commencez la vie, moi je l'achève. Vous avez devant vous l'espérance, je n'ai plus que le souvenir; vous n'apercevez que du bonheur dans l'avenir, je compte d'immenses déceptions dans le passé : voici tout le secret de ma tristesse et de votre gaieté; du reste mon estomac est excellent, et je n'ai pas le gousset vide. »

L'adolescent allait, d'un pied léger, continuer sa promenade, lorsque le vieillard le retint :

« Encore quelques mots, jeune homme, lui dit-il d'un ton affectueux. Vous avez voulu me rendre service, je dois payer vos bonnes intentions par un bon conseil. Sachez d'abord que je m'appelle le bonhomme Hiver; dans ma jeunesse on m'a fêté, on m'a admiré, on m'a béni. Que de symphonies charmantes j'ai entendues sous ma fenêtre, que de lustres éclatants on a allumés en mon honneur! spectacles, bals, concerts, festins splendides, tout me fut offert, et je profitai largement de tout. J'étais alors gras et frais comme un marguillier de campagne; et vous vous fussiez ébahi devant la richesse de mon manteau. Mais hélas! ma gloire fut éphémère. Après un mois de plaisir, je vis l'ennui sur tous les visages, je devinai la tristesse dans tous les cœurs. On m'avait ac-

cueilli avec amour, et je n'entendais plus murmurer autour de moi que des paroles d'impatience ou de haine. Oh mon fils! défiez-vous des hommes! ils sont instables autant qu'ingrats.

— Mais peut-être avez-vous fait à ce monde, dont vous vous plaignez tant, de faux serments, de vaines promesses?

— J'avais compté, répondit l'Hiver un peu confus, sur des appuis qui m'ont manqué. Mais cela vous arrivera, sans doute, mon enfant, car vous me semblez un peu téméraire, soit dit sans vous fâcher. A votre mine éveillée, à vos airs de famille, je vous connais sans vous avoir jamais vu. Votre père fut un de mes amis; j'ai passé presque tout l'été dernier en son aimable compagnie. Car vous êtes, si je ne me trompe, le petit Printemps, ce jeune amant de Flore que les mythologistes nous représentent les pieds dans un ruisseau et le front couronné de roses. Votre père parlait à tout propos de fleurs écloses, de chants d'oiseaux et de rayons de soleil, mais les fleurs ne s'ouvrirent pas; les oiseaux ne chantèrent pas, le soleil ne brilla point. Quand je vis le pauvre garçon si sombre et si découragé, j'en eus pitié, mon enfant, je lui offris mon amitié, je l'abritai sous mon manteau, et c'est ainsi que nous devînâmes, pendant trois mois, les meilleurs amis du monde. Ne suivez pas son exemple; soyez sobre d'espérances, surtout sobre de promesses. Ne croyez pas tenir l'univers dans votre main et le pètrir à votre guise comme l'apôtre Jean Journet; car, après quelques jours de marche heureuse, les périls et les obstacles surgiront sur votre route.

— Bah! répondit le Printemps, la vieillesse voit tout en noir; l'ordre des choses change avec le temps, ce qu'on n'a pas vu se verra. La volonté est un levier puissant.

— Fort bien, jeune homme, si vous avez tant de pouvoir, dites donc à l'ouragan de se taire, aux nuages de s'enfuir, à l'azur du ciel d'égayer les côtes assombrées. Quoi, vous baissez les yeux, et la raffale redouble de violence; quoi, vous gardez le silence, et la pluie se change en neige glacée!

L'Hiver était ironique, le Printemps était piteux; tous deux se turent quelques instants. Evidemment, pour éviter une querelle, il fallait entamer une autre conversation. L'adolescent le comprit :

« Pourquoi ce crêpe à votre chapeau, demanda-t-il à son interlocuteur; êtes-vous en deuil d'un parent ou d'une espérance?

— Je porte le deuil de plusieurs amis, dont la perte est irréparable, répondit le vieillard en essuyant une



larme; celui qui me fut le plus cher, repose là, sous ce tertre où vous voyez tant de couronnes. Il s'appelait Scribe, et fut, pendant trente ans, le souverain le plus heureux et le plus populaire de ce monde. Ce n'était pas un grand génie, c'était un talent fécond. Il ne montait pas jusqu'aux cimes, il se tenait à mi-côte. Il ne remuait pas les passions, il égayait les pensées. S'il ne fut jamais sublime il ne devint jamais vulgaire. Chez lui, point d'aspirations sans bornes, point de défaillances soudaines. Il marchait d'un pas sûr dans un sentier droit, sans cailloux comme sans abîme. Il n'eut pas l'esprit serré, nerveux, incisif des Molière, des Voltaire, des Beaumarchais, mais l'esprit en petite monnaie se comptait par millions dans sa cervelle. Il inventa le colonel de l'Empire, l'oncle d'Amérique et la belle veuve qui ne demande qu'à se laisser consoler; il a même créé dernièrement une Circassienne fort étrange, portant une culotte de peau et des bottes à l'écuycere. Bref, malgré son immense fortune, il se montra toujours bon compagnon, ami des artistes et protecteur des malheureux. L'Académie et tous les théâtres prononcèrent de grands discours et placèrent de petites couronnes sur sa tombe. La pierre attend encore son épitaphe, voici celle que j'y graverais, si l'on daignait me consulter :

Le Français, né malin, créa le vaudeville.

— Mais, reprit le Printemps, vous me parliez d'une Circassienne, veuillez m'en donner des détails.

— Mon enfant, le poème de *la Circassienne*, dernier ouvrage important de mon illustre ami, n'est pas une œuvre absolument morale; aussi ne vous en ferai-je pas l'analyse; mais, comme il est rempli d'incidents originaux et gais, il a fourni à M. Auber, notre grand compositeur français, l'occasion de déployer une fois encore son génie musical. Des mélodies charmantes, des airs dignes de l'*Ambassadrice* et du *Domino Noir*, des chœurs d'une facture excellente, une orchestration savante et correcte, voilà les éléments du grand succès dont je vous lègue l'héritage.

— Grand merci, mon maître, je préfère à toutes vos symphonies de serres chaudes la fauvette qui gazouille dans le buisson, le rossignol qui jette sa note amoureuse dans le silence de la nuit, la source qui pleure en courant sur le gazon, la brise qui frissonne à travers les joncs humides!

— Vous me semblez être, mon jeune ami, de cette école pastorale morte avec les ris et les jeux de Démosthène, enterrée avec la houlette et les moulons de feu madame Deshoulières. Tout vous paraît sublime dans la nature, tout vous paraît infime dans la société.

— Que voulez-vous, papa Hiver, je place les œuvres du Créateur avant les œuvres de la créature.

— Mon enfant, l'homme est l'ouvrage de Dieu; partant de là, les ouvrages des hommes sont évidemment aussi ceux de la Divinité.

— J'aurais bien des choses à répondre sur cette question, traitée par Bacon, Condillac, voire même par M. Ballanche, notre célèbre théosophe; mais avec ce grand mot expérience, que tous les vieillards invoquent à l'appui de leurs raisonnements, vous me cloueriez les paroles au fond du gosier. Je renonce à la controverse, gardez votre toupet et laissez-moi mes boucles blondes. Qu'est-ce donc que cette dame Grégoire dans le cabaret de laquelle on conspire contre la marquise de Pompadour? vous devez la connaître, vous l'homme des lumières, de la science, de l'art et de la civilisation?

— Madame Grégoire est l'héroïne d'un opéra de MM. Scribe et Boisseaux, dont la musique est due à M. Clapisson. Une petite ouverture, de petits airs, de petits chœurs, de petits motifs, un petit finale, toute une famille lilliputienne de croches et de doubles-croches, voilà *Madame Grégoire*. Est-ce pour humilier mes cheveux blancs que vous me mettez sur ce chapiteau?

Ici l'Hiver poussa un soupir qui, à la rigueur, aurait pu passer pour un rugissement, et s'écria :

« O *Africaine*! je vous ai tendu les bras, et vous n'avez pas daigné venir à moi! Heureux Printemps, vous la verrez, vous l'entendrez, vous, et, pour l'applaudir avec une foule enthousiaste, vous quitterez sans regret vos ombrages, vos oiseaux et vos rayons de soleil.

— Non pas, non pas, vieillard; l'air des cités me suffoque, les théâtres, les concerts, les girandoles et les coquetteries me donnent des crises de nerfs. Je me sens pâlir rien qu'à fouler ce champ de morts où l'on entend le bourdonnement lointain de la population parisienne; adieu, vivez en paix les quelques jours qui vous restent à vivre, et permettez que je vous quitte pour aller saluer le retour des hirondelles, dont j'aperçois d'ici la phalange ailée.

— Adieu donc, jeune homme, bonne chance et bonne brise, que le ciel soit avec vous. La pluie a cessé, le vent s'apaise; il est sept heures, je rentre à Paris. »

Là-dessus le Printemps et l'Hiver se pressèrent affectueusement la main. Le vieillard quitta le cimetière pour aller entendre le dernier opéra, et le jeune homme gagna le bois de Vincennes pour y cueillir la première pâquerette.

MARIE LASSAVER.

## Economie Domestique

### PÂTÉ DE MÉNAGE.

Coupez en morceaux un carré de veau; faites-les passer au beurre dans une casserole; assaisonnez de poivre, sel, bouquet garni, deux ou trois oignons coupés et quatre cuillerées de bouillon. Garnissez l'inté-

rieur d'une terrine d'une bande de pâte à dresser; rangez-y les morceaux de veau, recouvrez-les de bardes de lard, puis d'une nappe de pâte qu'on assujettit à la bande en mouillant les bords avec un peu d'eau. On fait cuire au four de deux à trois heures.



# Correspondance.

## COTÉ DES BRODERIES.

PLANCHE IV. — 1 et 2, Parure à broder sur toile — 3, C. C., enlacés — 4, Écusson avec A. O. — 5, Entre-deux — 6, Dessin pour jupon — 7 et 8, Parure élégante — 9 et 10, Garnitures — 11, Petit écusson — 12, Écusson avec E. O. — 13, E. C. E., enlacés — 14, Petit entre-deux — 15, G. T. — 16, Mouchoir avec écusson et H. L., enlacés — 17, C. R. L., enlacés avec couronne — 18, Garniture — 19, Entre-deux — 20 et 21, Bonnet d'enfant — 22, L. P., enlacés avec couronne — 23, Mouchoir avec écusson et L. A. — 24, E. L. — 25, B. H. — 26, Entre-deux — 27, G. M. L., enlacés.

## COTÉ DES PATRONS.

1, L. C. — 2, B. T. — 3, A. P. — 4, B. G., enlacés — 5 à 9 bis, Par-dessus de petite fille — 10 à 12, Corsage de femme — 13 et 13 bis, Pantalon d'enfant — 14 à 15 ter, Tablier de poupée — 16 à 18, Bouchon de lampe — 19 et 20, Petit châle de laine — 21 à 23, Escarcelle — 24, Cravate en chenille.

## Jeanne à Florence.

Le mois de mars n'a pas fait mentir l'horoscope de Mathieu Lœnsberg : vent, grêle, tonnerre, giboulées, rien n'a manqué au programme, et je te sais gré, ma bonne amie, d'avoir résisté à mes avances et d'être demeurée bien tranquille à l'abri des coups de messire Borée.

Que de cheminées renversées, d'ardoises enlevées, de parapluies retournés, de crinolines endommagées ! Les ponts étaient inabordable, et la prudence, à de certaines heures, faisait une loi aux Parisiens de ne pas mettre dehors seulement le bout du nez.

C'était d'autant moins gai que le soleil, parfois, d'une façon vraiment engageante, semblait nous dire : « Pourquoi rester au coin du feu ? l'hiver est fini ; l'astre aux pâles rayons qui vous éclairait jadis est parti pour d'autres terres, et moi, soleil de printemps, je vous apporte à la fois lumière, chaleur, espérance et gaieté ! Voyez comme, sous mon souffle, la sève travaille et circule : ce rosier que vous croyiez mort et que vous avez, six mois, gardé dépouillé, le voilà qui reverdit et se couvre de bourgeons. Violettes et jacinthes, narcisses et primères fleurissent et embaument ; et voici Pâques, la fête du printemps.

» Allons vite, en promenade ! »

Comment résister à une pareille invitation ? on se lève, on quitte le livre commencé, le bas qu'on raccommode, on met son chapeau, et me voilà partie.

Pendant quelques minutes tout va bien : les étalages les plus tentants s'offrent aux regards : robes de barrége, de mousseline à des prix fabuleux.

Ne vais-je pas profiter de cette occasion unique ? Une robe d'été, charmante vraiment, pour la modeste somme de 6 fr. 50 !

Franklin a dit que les bons marchés sont ruineux : quel sophisme !

Je sais bien qu'à la rigueur je pourrais me passer de cette robe, que j'ai le temps de songer à cette ac-

quisition... mais, pourtant, si une circonstance se présente, et que je me décide le jour où la pièce d'étoffe sera finie, je payerai alors 15 ou 20 francs ce qui, aujourd'hui, ne m'en coûterait que 7 ? Je ferais mieux, évidemment, de ne pas remettre au lendemain ce que...

Pendant que se livrait à mon tribunal secret, ce combat où la raison défendait sa cause avec tant de mollesse, un changement à vue s'était opéré dans l'état atmosphérique : le ciel s'est plombé ; plus de soleil, plus de brise printanière, mais un vent aigre qui vous enveloppe et vous glace.

Adieu, barége et jaconas, tarlatane et mousseline, vous n'êtes plus de saison, car je regrette mes fourrures, et ne trouve pas trop chaud mon gros manteau d'hiver.

La nuée crève ; heureusement, me voici rentrée ; mais que vais-je faire ? Pas de visite à espérer ; et, d'autre part, je ne suis guère disposée à reprendre travail ni lecture. Pourtant, je ne puis rester ainsi à regarder les nuages qui courent et les affiches dont le colleur est en train d'orner le mur qui me sert d'horizon.

Ce brave colleur, c'est tout simplement un philosophe !

Rien ne l'arrête : ni la pluie qui le délivre aujourd'hui du soin de prendre avec la main l'eau du ruisseau destinée à délayer la colle, ni le vent qui vient d'arracher effrontément de sa poche les affiches nouvelles et les emporte, et les disperse comme les feuillets de la sybille.

Il court après et les rattrape avec une agilité surpassée seulement par la prestesse avec laquelle il barbouille, de son gros pinceau, le dos du papier-affiche, et le fixe à la place qu'il lui a d'avance assignée dans la distribution que, d'un coup d'œil, il vient de faire de ce coin de mur.

Plus on est élevé plus on court de dangers. Cet axiome



est parfaitement faux à l'endroit des affiches : tandis que celles qui occupent les régions inférieures vont, dans un instant, s'en aller en lambeaux dans les mains d'un enfant — cet âge est sans pitié! — les autres, qu'il cherche vainement à atteindre, verront encore le jour de demain.

Elles sont très-instructives, mes voisines les affiches, et suffiraient, je crois, à me tenir parfaitement au courant des hommes et des événements, si j'étais privée de tout commerce avec le monde des vivants ; c'est qu'elles sont, en effet, un des signes du temps.

Il y a un mois, elles portaient la livrée mondaine des bals et des théâtres ; puis sont venus les concerts ; puis l'annonce des sermons de charité, et voilà maintenant l'invitation de messieurs les marchands de nouveautés.

Avais-je besoin de plus de lumières pour savoir que nous avons successivement traversé le carnaval, le carême, la semaine sainte, et qu'enfin viennent d'arriver, avec Pâques, la fin des jeûnes et le printemps ?

Et dire que tout cela, le sacré et le profane, l'utile et le superflu, le bon conseil et l'insinuation perfide, le nom d'un grand homme et celui d'un obscur fabricant, vont avoir un sort commun et disparaître dans les profondeurs de... la hotte du chiffonnier ! O vanité des vanités !

Ce qui prouve, au reste, que rien ne se perd en ce monde, et que le précepte, « ramassez les morceaux, » trouve son application : « Ne laissez perdre ni un souffle de la grâce, ni un morceau de pain, ni un bout de laine. »

Tout est utile, tout sert ; c'est ainsi qu'au fond de l'océan on vient de découvrir un nouvel élément de tissu, et que tu recevras bientôt, Florence, une paire de gants que tu devras à un mollusque bivalve.

L'abeille fait son miel, l'araignée file sa toile, et le mollusque en question tisse un filament, *byssus*, dont l'industrie va s'empresse de tirer parti.

Sous la même inspiration, on vient de proposer à la ville de Paris de transformer en pépinières les talus des fortifications. Babylone avait ses jardins suspendus ; Paris aura une ceinture verdoyante et fleurie de sept lieues de tour.

Et, dans cette immense pépinière, il est question de semer des végétaux dont un correspondant de la Société d'acclimatation vient d'envoyer, de Perse, le détail à ladite société :

14 espèce de raisins, dont l'une sans pépins.

20 sortes de melons, dont un certain nombre se conserveront l'hiver.

Des coings d'une grosseur et d'un parfum exceptionnels.

2 espèces de légumes qui n'ont pas de similaires en France, et dont les Persans font une énorme consommation.

Une luzerne qui donnerait sept récoltes par an.

Des grenadiers et des pistachiers qui viennent en pleine terre et supportent vingt degrés au-dessous de zéro.

Enfin une plante, le *tombéki*, susceptible d'être fumée comme le tabac et douée, assure le correspondant, de la merveilleuse et trop rare propriété de guérir la phthisie pulmonaire.

Qu'en dis-tu, Florence ?

Paris élève des quartiers sur ses canaux comblés,

et transforme ses fossés d'enceinte en potagers et en vergers. Ne sommes-nous pas dans un siècle qui sait tirer parti du temps et de l'espace ?

Hélas ! je viens d'écrire ma condamnation !

Le temps ! ne pouvais-je l'employer mieux que je ne l'ai fait et n'avais-je rien à dire que des billevesées ? Pâques et ses chants joyeux, et ce réveil de la nature, image du réveil de nos âmes sortant de l'engourdissement, après un hiver mondain : il y avait là matière à pensée et à réflexion.

Et l'espace ! trois colonnes dont tant d'autres auraient su profiter, et qui ne m'ont, à moi, servi qu'à te fatiguer, pauvre amie !

Par bonheur, nos planches renferment plusieurs jolies choses que tu m'avais demandées, et dont la vue te fera, je l'espère, oublier l'ennui que j'ai pu te causer.

#### COTÉ DES BRODERIES.

1 et 2, PARURE à broder sur toile ou sur nansouk double, plumetis.

3, C. C., enlacés à l'impériale, romaine et anglaise, plumetis et point de sable.

4, ECUSSON avec A. O., enlacés, anglaise, plumetis et feston.

5, ENTRE-DEUX, plumetis.

6, DESSIN à broder au plumetis, au-dessus de l'ourlet d'un jupon.

7 et 8, PARURE ÉLÉGANTE, à broder sur mousseline, plumetis et point de sable, ou bien en fine application de nansouk sur tulle d'Alençon.

9 et 10, GARNITURES pour objets de layette ou de trousseau, plumetis et feston.

11, PETIT ECUSSON POUR MOUCHOIR de fillette, plumetis.

12, ECUSSON avec E. O., romaine, plumetis.

13, E. C. E., enlacés, romaine et anglaise, plumetis.

14, PETIT ENTRE-DEUX, plumetis.

15, G. T., anglaise, plumetis.

16, MOUCHOIR avec écusson et H. L., enlacés, plumetis, feston et point d'armes.

17, C. R. L., enlacés, anglaise, avec couronne, plumetis.

18, GARNITURE à broder au-dessus de l'ourlet d'une robe de mousseline, ou d'une robe de baptême, plumetis.

19, ENTRE DEUX, plumetis.

20 et 21, BONNET D'ENFANT, feston.

22, L. P., anglaise, enlacés à l'impériale, avec couronne, plumetis.

23, MOUCHOIR MIGNON avec écusson et L. A., romaine, plumetis et point de sable.

24, E. L., anglaise ornée, plumetis.

25, B. H., romaine ornée, plumetis.

26, ENTRE-DEUX, plumetis.

27, G. M. L., enlacés, anglaise, plumetis.

#### COTÉ DES PATRONS.

1, L. C., gothique ornée, plumetis.

2, B. T., gothique ornée, plumetis.

3, A. P., gothique, plumetis.

4, B. G., enlacés, anglaise, plumetis.

5 à 9 bis, PAR-DESSUS DE PETITE FILLE de quatre ans.

5, Devant.



6, Petit côté.

7, Dos.

8, Manche.

9, Epaulette ou bretelle.

9 bis, ensemble du par-dessus.

Ce par-dessus peut se faire en drap léger ou en taffetas.

Dans le premier cas, on le borde à cheval d'un lacet ou d'un velours.

Dans le second, on le garnit d'un ruban ruché d'un côté et posé à l'envers.

10 à 12, CORSAGE DE FEMME.

10, Devant.

11, Côté.

12, Dos.

Nous donnerons le mois prochain, pour aller avec ce corsage, une ceinture suisse.

13 et 13 bis, PANTALON D'ENFANT de deux à trois ans.

Ce pantalon se fait en percale, et est ouvert sur le côté, comme l'indique le croquis n° 13 bis. Les deux jambes sont réunies entre elles par un surjet. On peut, au-dessus de l'ourlet, ajouter quatre ou cinq plis, ou bien placer des entre-deux alternant avec des plis.

La ceinture a 3 centimètres de haut, et sur chaque partie du pantalon, 27 centimètres de long.

14 à 15 ter, TABLIER DE POUPEE.

14, Tablier (moitié).

15, Poche.

15 bis, Bretelle.

15 ter, Ensemble.

Ce tablier se fait en toile de lin, et se brode en soutache : une soutache noire sur le bord de l'ourlet et des bretelles; le petit motif se brode avec une soutache rouge.

La poche, qui doit être placée sur la partie couverte en partie par le châle au crochet, est froncée dans le bas.

Ce gentil modèle de madame Herbillon pourra servir pour petite fille. Il suffira de lui donner d'autres dimensions.

16 à 18, BOUCHON DE LAMPE.

Le n° 17 se taille en drap rouge et se borde d'une ganse d'or ou d'argent qu'on répète sur toutes les parties indiquées par un double filet.

Le n° 18, qui forme le bas du bouchon de lampe, se taille en drap blanc; les doubles filets sont également recouverts de ganse d'or. Le milieu des quatre olives qui simulent des pierres fines, se brode au passé en soie plate de deux nuances qu'on alterne : lilas et vert, ce qui a tout l'air d'améthystes et d'émeraudes.

Le n° 18 se place en bas du n° 17; puis on réunit les deux côtés par un surjet fait à l'envers, de manière à former la couronne telle qu'elle est au n° 16.

Dans l'intérieur, entre les n° 17 et 18, on introduit un petit rond de carton recouvert de percaline qui empêche la poussière de tomber dans le verre de la lampe.

Il est sous-entendu que la grandeur de la couronne doit varier selon le calibre du verre. Celle que nous donnons est pour un calibre moyen.

Ce nouveau bouchon de lampe, que nos amies verront tout fait chez madame Legras, 350, rue Saint-

Honoré, remplace, de la façon la plus avantageuse, les petites calottes, qui ont bien fait leur temps.

19 et 20, PETIT CHALE en laine, au crochet ordinaire, destiné à tenir lieu de pèlerine ou de zouave.

Comme on le voit au n° 20, le dessin est fort simple, ne se composant que de rangs de quadrillés alternant entre eux.

Le châle se fait généralement de deux couleurs : blanc et rose, blanc et bleu, blanc et mauve; on commence par la laine blanche; on fait 22 rangs de laine blanche, 3 rangs de laine couleur, 2 rangs de laine blanche, 2 rangs de laine de couleur, et enfin on termine par un rang de laine blanche, auquel on ajoute une frange qu'il est facile de faire soi-même.

Madame Legras emploie pour cet usage de la laine Saxe cinq fils, très-belle et très-douce, et un gros crochet d'ivoire.

On commence par 9 mailles chaînettes, qu'on réunit pour former une boucle. Puis on fait 7 mailles, 2 brides dans la boucle, 3 mailles, 2 brides dans la même boucle, 3 mailles, 1 bride encore dans la même boucle.

On retourne l'ouvrage.

Deuxième rang. 7 mailles, 2 brides dans le dernier jour du rang précédent (ce jour est entre la bride qui termine le rang et les deux autres qui précèdent celle-ci), 3 mailles, 3 brides dans le jour qui occupe le milieu du rang, 3 mailles, 3 brides dans le même jour, 3 mailles, 2 brides dans le dernier jour, 3 mailles, 1 bride dans le même jour.

Troisième rang. 7 mailles, 1 bride dans le dernier jour du rang précédent, 3 mailles, 3 brides dans le jour suivant, 3 mailles, et ainsi de suite jusqu'au jour du milieu, dans lequel on fait comme au rang précédent : 3 brides, 3 mailles et 3 brides.

On continue de la même façon, commençant toujours un rang par 7 mailles et 2 brides prises dans le dernier jour du rang précédent; et finissant chaque rang par 2 brides, 3 mailles, 1 bride, prises (les 2 brides et la bride) dans le dernier jour du rang précédent.

Il faut 30 rangs de quadrillés pour le petit châle dont le n° 19 donne le croquis.

Pour l'attacher, on fait une petite cordelière en laine de la couleur du châle (1 mètre de long) terminée par deux glands.

On peut également fermer le châle à l'aide d'un ruban.

Nous avons déjà donné le moyen de faire les franges. Il suffit de couper des bouts de laine (de deux nuances) longs de 15 centimètres.

On en prend deux à la fois, on les plie en deux puis, passant le crochet dans une maille du dernier rang, on le passe ensuite au milieu des deux bouts de laine qu'on ramène dans la maille, et on fait une demi-bride pour fixer ces bouts dans la maille.

21 à 23, ESCARCELLE. Cette escarcelle, dont nous avons déjà parlé et dont Gueyton a bien voulu nous donner le modèle, se fait en velours noir, bleu, vert ou violet, et se brode en soutache ou en cordonnet, soit or, soit de la couleur du velours.

On la trouvera, dessinée et échantillonnée, chez madame Legras, 350, rue Saint-Honoré.

Nous engageons celles de nos amies qui le pourront, à aller voir l'escarcelle toute montée chez Gueyton.



La monture est un délicieux travail qui donne à ce petit objet, bien simple, un cachet tout artistique. Un crochet permet d'attacher à la ceinture l'escarcelle, qui est d'une utilité réelle pour les amazones, souvent fort embarrassées de savoir où placer bourse et mouchoir.

Les jeunes filles, qui devront se contenter de l'escarcelle sans monture, auront encore quelque chose de fort joli. Elles doubleront les deux côtés 22 et 23 de taffetas ou de satin blanc, ajoutant de chaque côté des soufflets.

24, CRAVATE EN CHENILLE AU CROCHET tunisien. Il suffit de faire 12 mailles à chaque rang, on fait 1 mètre de crochet et on termine par une frange.

La chenille est de couleur nuancée.

#### MODES.

Si vous parlez toutes à la fois, mes belles demoiselles, il me sera impossible de vous entendre et conséquemment de vous répondre.

Procédons, je vous en prie, avec un peu d'ordre, et laissez-moi repasser dans ma mémoire les jolies choses que ce mois, comme toujours, je suis allée voir à votre intention.

Les paletots de drap veloutés sont trop lourds, j'en conviens, par le soleil d'avril, qui n'est pas pourtant assez tiède encore pour que vous passiez, sans transition, des fourrures à une confection de taffetas.

C'est le moment favorable pour les petits cache-mires carrés, les plaids écossais, et aussi, et surtout, pour les vêtements de drap léger, paletot demi-ajusté ou grand collet.

Toutefois, n'allez pas reléguer dans une armoire ou dans une caisse votre manteau d'hiver sans en réparer les avaries : brossez-le avec soin, rebordez les manches, s'il y a lieu; et, s'il est garni de fourrure, saupoudrez-le de gros poivre concassé : grâce à ces précautions, vous le retrouverez tout prêt à mettre à la saison prochaine.

J'en dirai tout autant de vos robes d'hiver : défaites la jupe de cette robe de côté, de reps ou de velours épinglé; après l'avoir broyée, passez une petite éponge légèrement imbibée d'eau dans le creux des plis; pliez et serrez.

Pour les chapeaux, je vous ai déjà dit que je trouvais assez convenable de les défaire entièrement. Ils sont si déformés à la fin d'une saison, que je ne vois guère la possibilité de les reporter sans réparation à la saison suivante.

Découpez donc ce chapeau de velours, passe, fond et bavolet. Brossez avec une brosse de chiendent, puis mouillez l'envers avec une éponge imbibée d'eau légèrement gommée, et repassez ensuite (toujours à l'envers), ayant soin que l'autre côté (l'endroit) ne porte sur rien; à cette condition seulement, vous éviterez le miroitement. Pour arriver à ce résultat, fixez sur une pelote, avec une épingle, un côté de vos morceaux (bavolet ou passe), tenez l'autre côté de la main gauche, et repassez de votre main droite.

Les parties de vos chapeaux remises ainsi à neuf doivent être roulées dans du papier de soie.

Repassez également les rubans encore frais; faites teindre les autres s'ils en valent la peine, sinon, gardez-les pour les parfiler.

Mettez les fleurs dans un carton *ad hoc*; quant au

tour de tête flétri, je n'ai pas encore trouvé le parti qu'on en peut tirer.

Mais, direz-vous, avant de détruire, il faut édifier. Sans nul doute, aussi ne vous conseillé-je l'opération indiquée ci-dessus que lorsque vous aurez fait choix d'un chapeau demi-saison : ceux de taffetas et de crêpe sont les plus convenables. Nous en avons vu de bien jolis et de bien simples chez mademoiselle Tarrat : capote de crêpe pensée ou vert avec grosse ruche sur le sommet de la passe, chapeau de tulle-maline avec bavolet de taffetas, et chou de taffetas sur le côté.

Le chapeau tout à fait printanier est le chapeau en grosse paille, dit *paillason*, orné de fleurs des champs.

La forme de ces chapeaux diffère peu de celle de cet hiver.

Ils avancent peut-être moins sur le front, mais sont toujours assez bas des côtés.

Pour fillettes, le Tudor en paille marron, orné d'une aigrette ou d'une grande plume, est la seule coiffure adoptée.

Nos gravures de modes sont assez riches, ce mois-ci, pour que nous nous croyions dispensée d'ajouter d'autres descriptions de toilettes. Nous dirons seulement que nous avons vu, chez Virginie Vasseur, de jolies étoffes printanières, poil de chèvre, alpaga, peu coûteuses, et qui font des robes charmantes sans beaucoup d'ornements.

Le corsage est plat et montant, la manche demi-large avec un revers roulé de taffetas ou de velours. Des boutons de taffetas ou de velours du haut en bas. On peut ajouter la ceinture suisse, dont nous donnerons un modèle sur la planche du mois prochain.

Riche ou simple, la robe doit être fort longue derrière, et soutenue par la cage-empire de madame Foucqueteau.

Pour les toilettes légères, madame Foucqueteau, vient de créer un petit jupon aussi souple que gracieux, en jaconas, avec quatre volants dans le bas, et qui est vraiment le *nec plus ultra* du genre.

Pour demi-toilette, le jupon rayé blanc et noir, bordé de velours noir, se porte toujours beaucoup. Seulement, les rayures sont maintenant verticales, et non plus transversales comme au commencement de la saison.

Pour le matin, nous avons vu, dans la même maison, des jupes d'un tissu de laine très-moelleux, qui se fait en toutes nuances, blanc, bleu, groseille, pensée. Ajoutez devant quelques nœuds de velours noir, faites un petit zouave pareil, également orné de velours, et vous aurez un charmant déshabillé.

Nous avons promis de vous parler layette; malheureusement l'espace est court, et nous croyons utile de vous donner quelques détails sur les mouchoirs de Chapron, qui sont un joli souvenir à donner à une première communiant. Le choix en est grand, depuis le petit mouchoir tout simple, à filet, enrichi seulement d'un joli chiffre finement brodé, jusqu'aux mouchoirs ornés d'une valenciennaise. Pour les premières communiantes, Chapron, au reste, a un mouchoir tout spécial, offrant à chaque coin des emblèmes religieux.

Un autre souvenir, charmant aussi, c'est le bénitier *byzantin* de Gueyton, qui fait si bien dans l'alcôve d'une jeune fille.



Enfin, comme cadeau plus simple, citons les médaillons en bois durci de M. A. LABRY, rue du Grand-Chantier, 7, qui représentent les bustes sacrés de Jésus et de sa Mère, exécutés avec un fini et une perfection que ne possèdent pas toujours les sculptures en ivoire.

Maintenant, sans chercher de transition, nous n'en avons plus le temps, passons à un autre chapitre, et répondons à quelques-unes de nos amies qui nous demandent avec une naïveté charmante si par hasard nous ne connaîtrions pas un *cold-cream* qu'on pût employer en toute sécurité, et qui rendit au teint fatigué toute sa fraîcheur.

Mes chères enfants, vous êtes impardonnables, et j'aurais bien envie, si je n'étais la bonté même, de vous punir par mon silence, et de laisser sur vos belles joues ces affreux boutons qui vous mettent au désespoir. Que ne lisez-vous votre journal aussi ! Il vous a déjà parlé du *cold-cream* vivifique en dépôt chez Binet (29, rue Richelieu). Faut-il donc vous redire encore que cette crème-là est une vraie rosée, fraîche et onctueuse, dont je vous conseille l'emploi, sûre à l'avance que vous vous en trouverez aussi bien que vous vous êtes trouvées de la pommade et de l'eau de la même maison qui nous ont, de votre part, attiré un si gracieux tribut de remerciements.

Avant de l'embrasser, deux mots adressés à quelques-unes de nos amies qui, non contentes de l'extension donnée à l'article *modes*, réclament plus de détails encore. A celles-là, nous répéterons ce que nous avons dit tant de fois, que le *Journal des Demoiselles* n'est point une revue des modes du jour, mais un journal d'éducation qui veut, dans la mesure de ses forces, concourir au perfectionnement moral et intellectuel des jeunes filles, et qui se préoccupe plus de faire germer en elles une bonne pensée, un sentiment généreux, que de procéder à l'examen approfondi de toutes ces toilettes excentriques que Paris voit naître et mourir chaque jour. Les gravures, les planches, et le bulletin qui termine la correspondance, doivent suffire amplement à tenir nos amies au courant des modes simples et de bon goût, les seules à leur usage.

D'ailleurs l'édition *bleue*, renfermant plus de détails sur ce chapitre, convient à celles que leur position appelle souvent dans le monde, et qui ont ainsi besoin d'un plus grand choix de toilettes et de parures.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE D'ENFANT.

*Petit garçon de quatre ans.* — Blouse en popeline écossaise avec quilles et bretelles de velours. — Corsage légèrement décolleté carrément. — Manches demi-courtes avec sous-manches en nansouk. — Cha-

peau de feutre bordé de velours, avec plume et aigrette.

*Petit garçon de six ans.* — Costume hongrois en popeline, boutonné devant du haut en bas, et bordé de velours. — Corsage plat, orné d'épaulettes qui se continuent sur la jupe en formant pattes. — Manches demi-fermées et secondes manches larges et tombantes. — Chapeau Tudor en velours, avec longue plume d'autruche.

*Petite fille de huit ans.* — Robe italienne en taffetas, bordée de velours. — Corsage plat, décolleté carrément. — Deuxième corsage et épaulettes en velours. Manches courtes et bouffantes. — Ceinture à longs bouts, rouleautés de velours. — Chemisette en mousseline.

*Fillette de dix ans.* — Robe princesse en popeline avec rouleautés de taffetas, et garniture de boutons. — Manches larges avec plis retenus par trois boutons. — Chapeau cracovien en paille noire, bordé de velours, avec chou de taffetas et plume.

*Garçon de neuf ans.* — Veste en drap. — Ceinture assortie. — Pantalon de drap léger. — Cravate de taffetas. — Casquette de velours.

#### DEUXIÈME GRAVURE.

*Première toilette.* — Robe de taffetas. — Jupe unie, montée à gros plis. — Corsage décolleté carrément, garni dans le haut d'un ruban tuyauté. — Ceinture à longs bouts. — Manche courte bouillonnée. — Chemisette suisse en mousseline, entièrement plissée et bordée d'une petite valenciennne. — Double bouillon en organdi. — Coiffure de velours formée d'un large nœud avec pans.

*Deuxième toilette.* — Robe de taffetas, jupe terminée dans le bas par deux bouillonnés retenus par des chicorées de taffetas découpé. — Corsage plat et montant, ceinture à boucle. — Manches formées de bouillons retenus par des chicorées. — Chapeau blanc en tulle-malines bouillonné; bavolet en crêpe lisse; sur la passe, une grosse ruche de crêpe, et, au milieu de cette ruche, une guirlande de boutons de roses; dessous, un diadème de roses.

*Première communiant.* — Robe d'organdi. — Jupe avec un haut ourlet surmonté de deux plis; les deux mêmes plis se répètent au milieu de la jupe. — Corsage à la vierge décolleté carrément, et terminé dans le haut par un entre-deux. — Guimpe montante et plissée. — Manches larges, ornées d'entre-deux brodés formant chevrons, et se rapprochant au poignet terminé par une valenciennne. — Ceinture de taffetas. — Bonnet de tulle et voile d'organdi.

#### CANEVAS COLORIÉ.

Ce joli dessin pourra se faire indifféremment en laine, en soie d'Alger ou en perles, et servir pour pelote, écran, ou dessus de ménagère. On remplira le fond en laine, ou en soie blanche ou mais.





## ÉPHÉMÉRIDES

25 AVRIL 68. — MARTYRE DE SAINT MARC ÉVANGÉLISTE.

Le fils d'Alphée, Marc, était le disciple favori de saint Pierre, qui l'envoya prêcher Jésus-Christ en Egypte. Après douze ans de travaux fructueux, il pénétra enfin dans Alexandrie, la ville savante et commerçante, en qui semblaient revivre Athènes et Carthage, et qui gardait dans un cercueil d'or le corps d'Alexandre, son fondateur. La grande œuvre de l'Evangile se développa rapidement, mais Marc devait la sceller de son sang. Il fut surpris, au moment où il célébrait les saints mystères, par une troupe de païens furieux; on l'arrache de l'autel, on le lie, on le traîne à travers des routes semées de rochers; la terre et les pierres sont teintes de son sang, et, le soir venu, on le jette mourant dans un cachot.

Dieu visita son serviteur. Vers minuit, les gardes

virent une clarté céleste qui illuminait la prison, et ils entendirent la voix d'un ange qui disait: — Marc, serviteur de Dieu, votre nom est écrit au livre de vie. » Et comme le saint élevait les mains au ciel pour remercier Dieu: « — Marc, mon évangeliste, lui répondit une autre voix, la paix soit avec vous! » C'était Jésus-Christ, qui après avoir doucement salué celui qui souffrait pour lui, le laissait inondé de consolations.

Le lendemain, le même supplice recommença; et le saint martyr, déchiré par les pierres et les ronces, rendit son âme à Dieu. C'était l'an 68 de J. C., le dernier de Néron.

L'Eglise d'Alexandrie, qui donna tant de saints au ciel, était fondée.

### Mosaïque

Nous trublons la vie par le soin de la mort, et la mort par le soin de la vie.

MONTAIGNE.

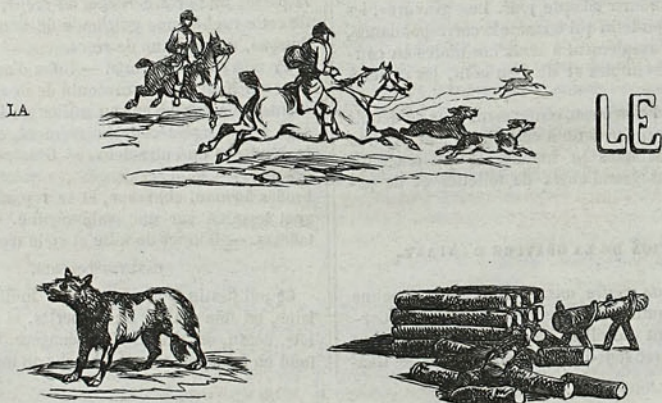
Qu'est-ce qu'il faut pour être indulgent? Beaucoup de bon sens et une goutte de pitié dans le cœur.

Mme SWETCHINE.

Mot de la Charade de Mars : PLAT-EAU.

EXPLICATION DU RÉBUS DE MARS : Est riche qui est content.

### RÉBUS



Paris. — Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.





PAUQUET

*Imp. Goussier, el Pajarito, de la Calandria 25, 1864*

## Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

29<sup>e</sup> année, Avril 1864

N<sup>o</sup> IV

Bruxelles Deusterbecq Rue du Casino 10<sup>es</sup> Porte de Cologne

Amsterdam Deusterbecq Nieuwendijk Door St. Nicolaas Straat

Ayuntamiento de Madrid



